

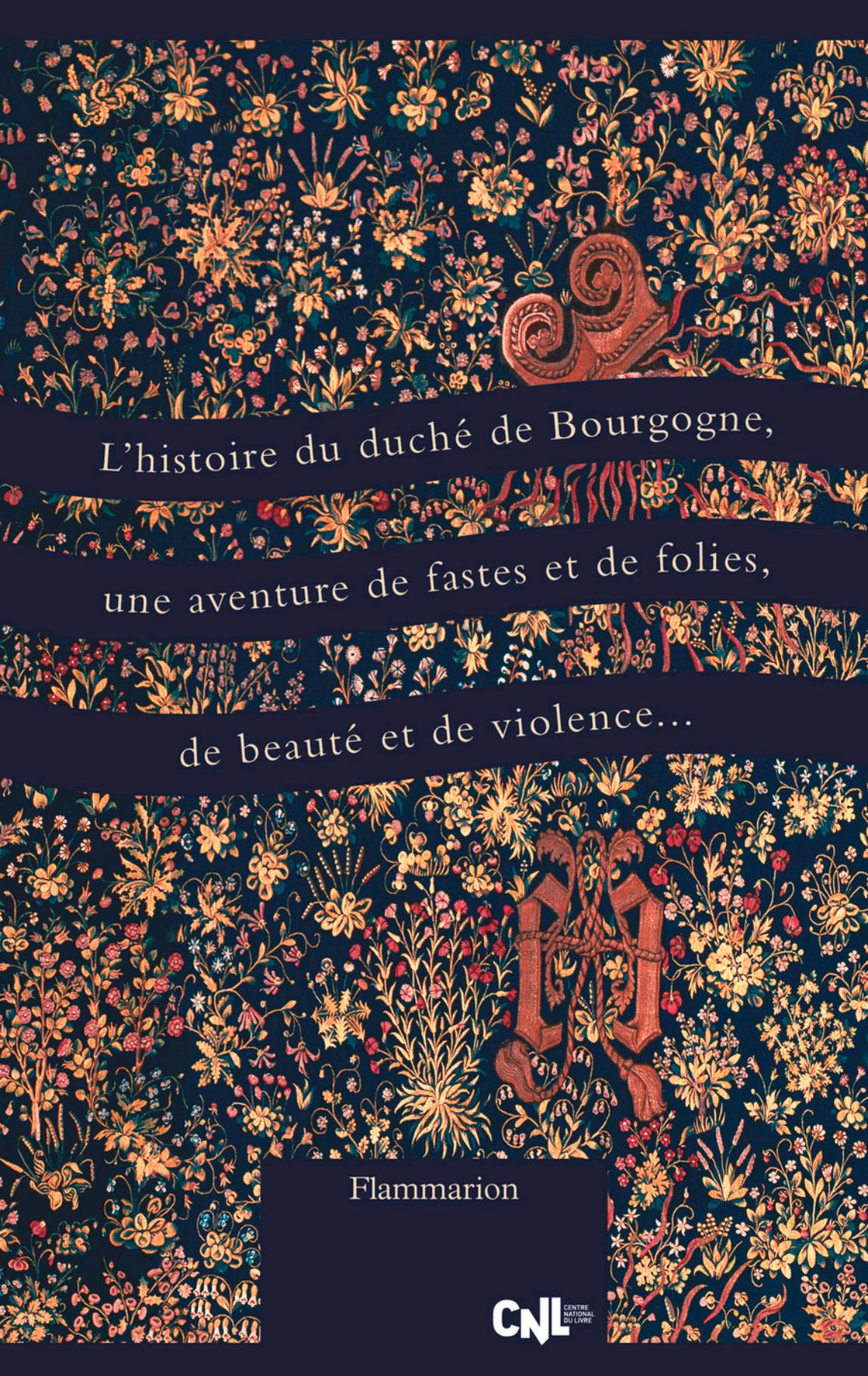
Bart Van Loo

LES TÉMÉRAIRES

QUAND LA BOURGOGNE

DÉFIAIT L'EUROPE

Flammarion



L'histoire du duché de Bourgogne,

une aventure de fastes et de folies,

de beauté et de violence...

Flammarion

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

Les Téméraires

Bart Van Loo

Les Téméraires

Quand la Bourgogne défiait l'Europe

*Traduit du néerlandais
par Daniel Cunin et Isabelle Rosselin*

Flammarion

Début (7-10), prologue et partie I (23-51), II (99-135 ; 163-183 ; 203-221 ; 239-255 ; 283-301 ; 333-366 ; 403-427), III (461-481 ; 499-516), IV, V, Annexes (658-664) traduits par Isabelle Rosselin.
Partie I (52-98), II (136-162 ; 184-202 ; 223-237 ; 257-281 ; 303-332 ; 367-401 ; 429-459), III (483-497 ; 517-541), Épilogue, Annexes (617-658),
Remerciements, traduits par Daniel Cunin.

Ouvrage publié
avec le concours
de Flanders Literature
(flandersliterature.be).



L'auteur a reçu pour cet ouvrage
une bourse du Fonds flamand des lettres (VFL).

Titre original : *De Bourgondiërs
Aartsvaders van de Lage Landen*

© De Bezige Bij, 2019

Flammarion, 2020
ISBN : 978-2-0815-1444-7

*À mon épouse bourguignonne,
rentrée chez elle en Flandre.*

« Point de frisson n'ombrage
des chevaliers le visage,
Hardis, calmes et dignes,
D'atermoient pas un signe,
Ils se toisent droit dans les yeux. »

(Paul van Ostaijen, « Ridderstijd », extrait de *Musical-Hall*, 1916)

« Un ciel rouge sang,
pesant, furieux, un gris de plomb menaçant,
aux fausses lueurs cuivrées. »

(Johan Huizinga, *Herfsttij der middeleeuwen*, 1919)

« Tenailé par une nostalgie tenace,
le désir de voir le roi pour qui j'aurais voulu me battre
je marche à pas comptés vers la mort
et moi qui aurais voulu être un guerrier
en des temps les plus passionnés qui soient,
je dois évoquer à présent en des termes tardifs, confus,
des siècles révolus, assombris par des récits –
sinistres et enflammés – de croisades
et de cathédrales. »

(Hendrik Marsman, « Heimwee », extrait de *Paradise regained*, 1927)

« En route pour un tournoi honteux,
vissé dans sa parure de métal,
le voilà qui chante doucement
mu par l'insignifiance des choses,
en premier lieu lui-même,
comprimé dans sa crypte ambulante. »

(Hugo Claus, « Ridder », extrait d'*Almanak*, 1982)

AVERTISSEMENT DES TRADUCTEURS

En néerlandais, Bart Van Loo utilise systématiquement les synonymes *Lage Landen* et *Nederlanden* (littéralement « Pays Bas ») pour se référer à l'ensemble des comtés, duchés et principautés qui se situent au nord de Lille et d'Arras et sont unifiés progressivement au cours des XIV^e et XV^e siècles. Ce regroupement des territoires septentrionaux des ducs de Bourgogne se divisera ultérieurement en deux parties qui deviendront respectivement les Pays-Bas et la Belgique. En français, il n'existe pas d'équivalent évident à la notion de *Lage Landen* et *Nederlanden*. Les termes habituellement utilisés pour s'y rapporter risqueraient de créer une confusion ou de ne couvrir qu'un aspect de la réalité, sur le plan territorial, politique et historique. Nous avons décidé d'éviter le terme – qui apparaît dans certaines études – de « Pays-Bas ». Le lecteur pourrait effectivement penser qu'il s'agit des Pays-Bas actuels, ce qui serait faux. Nous n'emploierons donc pas non plus les expressions « Pays-Bas historiques », « Pays-Bas bourguignons », « Pays-Bas du Nord et du Sud » ou encore « Pays-Bas septentrionaux et méridionaux » qui appelleraient des explications et alourdiraient le texte. Au vu de ces considérations, et en concertation avec l'auteur, nous avons fait le choix, pour plus de clarté, d'utiliser le terme « Plats Pays ». Pourquoi ce terme ? On y sent la référence au plat pays de Brel, qui évidemment évoque la Flandre, territoire si crucial dans la grande aventure bourguignonne, mais le pluriel suggère qu'il s'agit d'un ensemble de contrées septentrionales. De plus, « Plats Pays » est une traduction littérale de *Lage Landen* et *Nederlanden*, qui évite toute confusion avec les Pays-Bas actuels.

En néerlandais, un seul terme est employé pour Bourgondie et Bourgogne, et pour Burgondes et Bourguignons. Aussi, dans cette langue, le passage du royaume au duché ne se sent-il pas sur le plan linguistique. Nous nous sommes donc fiés, pour l'emploi de ces différents termes, au contexte et aux dates, avec en 534 l'effondrement du royaume des Burgondes, puis en 911, sous l'impulsion de Richard le Justicier, un nouvel essor de cette région qui deviendra alors le duché de Bourgogne.

« Cette nappe blanche constellée de gras, pur
Damas et taches de bourgogne, colle
Aux doigts et lentement se déploie
Entre deux strophes. »

(Leonard Nolens, *Een dichter in Antwerpen en andere gedichten*, 2005)

PROLOGUE



Illustration n° 182 *Nancy*, Jean-Léon Huens,
extrait de *Nos Gloires. Une histoire illustrée de la Belgique*
(© héritiers de Jean-Léon Huens et Musée royal de Mariemont).

Ils n'étaient pas très attirants. Un sombre ennui se dégageait de leurs couvertures en percaline vert délavé. Mais quand on ouvrait ces livres, on pénétrait dans un monde de suspense et d'aventures. Je devais avoir quatorze ans quand j'ai lu et relu à en user littéralement les pages les six tomes de *'s Lands Glorie* (1949-1961), publié en français sous le titre *Nos Gloires*. La parution simultanée, en néerlandais et en français, de ces ouvrages était en Belgique une prouesse incontestable. Ils furent pour moi, avec la trilogie de Thea Beckman sur la guerre de Cent Ans, publiée en 1987 et malheureusement jamais traduite en français, un véritable sésame : ils m'ouvrirent l'accès à la grande Histoire.

Nos Gloires fut la première publication de la société Historia. On devait découper des coupons imprimés sur l'emballage de produits alimentaires afin d'obtenir ces images. Chaque illustration était assortie au verso d'un commentaire concis. En consommant les bons produits, on acquérait des connaissances. On pouvait ensuite coller les illustrations dans les livrets verts à la place dédiée. Nous étions loin d'être les seuls à détenir ces recueils dans notre bibliothèque. Deux ou trois générations de Belges ont grandi avec eux. On ne saurait en sous-estimer l'impact.

Dans ses textes succincts, le professeur Jean Schoonjans ne craignait pas les clichés. Il parlait de soldats « réputés pour leur valeur militaire¹ », qualifiait une dame vêtue comme une religieuse de

1. Jean Schoonjans et Jean-Léon Huens, *'s Lands Glorie. Vulgarisatie van de geschiedenis van België door het beeld*, vol. 3, p. 9. Traduction reprise de la version française rééditée aux éditions Racine en 2015, *Nos Gloires. Histoire illustrée de la Belgique*, p. 128.

« bonne [...] régente¹ » et critiquait « le terrible duc d'Albe² ». Il posait sur le passé un filtre romantique. Et insufflait en nous une certaine fierté. Le mot « gloires » ne faisait pas partie du titre par hasard. L'esprit du XIX^e siècle planait sur ces pages.

Par sa lecture obstinément belgiciste de l'Histoire, Jean Schoonjans nous donnait l'impression que notre pays avait toujours existé, comme si ses habitants avaient été conscients de leur identité il y a deux mille ans déjà. N'ai-je pas lu sous sa plume que « les Belges » en 57 av. J.-C. « vivaient heureux³ » ? Quand arrivaient les Romains à la page 9, j'étais déjà happé par le récit. Peu après, l'auteur affirmait que « les Belges [...] jouèrent le rôle le plus important⁴ » lors de la prise de Jérusalem. Captivé au plus haut point, je laissai même de côté les romans de Thea Beckman. Il peut sembler inexplicable que je l'aie trahie pour les textes scolaires de Jean Schoonjans. C'est que *Nos Gloires* avait un autre atout.

Les illustrations de Jean-Léon Huens rendaient cette collection à la fois attrayante et marquante. Il s'inspirait souvent de tableaux de maîtres anciens – j'ai vu à travers ses yeux mon premier Jan van Eyck ou Rogier van der Weyden (Rogier de le Pasture dans le français de l'époque) – mais il lui arrivait aussi de suivre sa propre voie. Il expérimentait des angles inattendus, cadrant de manière surprenante, peignait des trognes de mourants. Son style réaliste s'est ancré dans ma mémoire. Qu'on évoque Charles Martel, Godefroy de Bouillon ou Guillaume d'Orange, ils me viennent à l'esprit sous l'aspect que cet illustrateur leur a donné autrefois.

Jean-Léon Huens atteint le sommet de son art à la page 16 du volume III, avec l'illustration n° 182 : *Nancy*. Le plus souvent, il offre au regard un portrait évocateur, une scène saisissante ou un détail d'une quelconque bataille mais, en l'occurrence, son illustration se distingue par son vide apparent.

Chaque fois que je vois cette illustration, j'ai de nouveau quatorze ans. Je redécouvre ce paysage hivernal comme je le perçus

1. *Ibid.*, p. 23. Traduction reprise de la version française, p. 146.

2. *Ibid.*, p. 44. Traduction reprise de la version française, p. 174.

3. *Ibid.*, vol. I, p. 9. Traduction reprise de la version française, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 41. Traduction reprise de la version française, p. 62.

à l'époque : un arbre, une étendue couverte de neige, deux hommes armés qui arrivent au loin. Je m'étonnai du dénuement de cette illustration où l'on voyait, pour l'essentiel, la blancheur de la neige. L'arbre et les hommes étaient marginaux. Intrigué, je lus le commentaire de Jean Schoonjans : « En 1477 Charles le Téméraire [...] mit le siège devant Nancy. C'est là qu'il fut tué au cours d'un combat obscur. On retrouva son corps sous la neige, à moitié dévoré par les loups¹. » Je regardai de nouveau l'illustration et vis, seulement à ce moment-là, une tache sombre se dessiner dans la neige à l'ombre de l'arbre. On distinguait les contours d'un cadavre.

Mes yeux allaient et venaient entre le texte et l'illustration. Je ne cessais de me poser les mêmes questions. Qui était Charles le Téméraire ? Pourquoi l'appelait-on ainsi ? Que lui était-il donc arrivé à Nancy ? Et c'était quoi ces loups ? J'avais beau être absorbé par la suite du récit, je revenais toujours à cette illustration. Aux loups, à la neige, au cadavre... à ce mystère de Nancy.

Trente ans allaient s'écouler avant que je ne dénoue cette affaire. Le tragique déclin de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, est un aspect essentiel du présent ouvrage, où je cherche non seulement à élucider les vraies circonstances de cet épisode, mais aussi à déterminer ce que MM. Huens et Schoonjans ont essayé à leur manière d'exhumer dans *Nos Gloires* : l'origine de nos contrées. Et je ne parle pas de la Belgique car, en dépit de toute la bonne volonté de Schoonjans, ce sont dans un premier temps les Plats Pays qui ont vu le jour, avant qu'il ne soit question de la Belgique et des Pays-Bas.

J'ai fini par reprendre ma lecture de Thea Beckman en 1987. Car avant de m'adonner aux romans historiques d'Alexandre Dumas, j'ai lu Beckman. Elle m'a ouvert la voie. J'ai commencé par *Geef me de ruimte !* [Fais-moi de la place !] (1976), puis ont suivi *Triomf van de verschroeide aarde* [Le triomphe de la terre brûlée] (1977) et *Het rad van fortuin* [La roue de la fortune] (1978). Combien de Belges et de Néerlandais ont dévoré les aventures de Marije, alias Marie-Claire, et de son fils Matthis.

1. *Ibid.*, vol. 3, p. 15. Traduction reprise de l'édition française, p. 136.

Je considère leurs aventures pendant la guerre de Cent Ans comme ma première grande expérience de lecture. Telle était la vraie vie : lire de gros pavés redonnant vie à des événements vieux de plusieurs siècles, s'insinuer dans la peau d'un personnage, vibrer d'émotions et de tensions. En apprenant tout un tas de choses.

Thea Beckman situe sa trilogie dans les années 1346-1369. Elle met en scène des personnages qui m'ont hanté pendant des années : Bertrand du Guesclin, Jean le Bon, Charles V, Étienne Marcel. Sans parler du décor : la bataille de Crécy et celle de Poitiers, le Paris et le Bruges du XIV^e siècle. Vous les verrez tous apparaître dans le livre que vous tenez entre les mains. La période comprise entre la trilogie de cette auteure et la mort de Charles le Téméraire en est le cœur battant.

Certaines expériences de lecture sont si fortes qu'elles continuent de fermenter pendant des décennies, pour ensuite jaillir comme un diable d'une boîte. Un jour, je n'ai pas pu résister à la tentation de m'enfoncer dans la brèche que la trilogie de Mme Beckmans et l'illustration appelée *Nancy* de M. Huens avaient ouverte dans mon imagination. Nous sommes, comme le monde autour de nous, le fruit du passé.

*

Pendant des années, j'ai regardé au-dessus du muret. Les yeux toujours tournés vers le sud. Vers la France. En m'abreuvant de cette culture, je suis devenu qui je suis. Des années après avoir écrit une *Trilogie française* d'un millier de pages, j'ai constaté que, pendant tout ce temps, mes pieds étaient restés ici. D'abord sur le sol sablonneux de la Campine, puis dans les rues d'Anvers, enfin sur l'argile de la Flandre occidentale et, du fait de mes passages de plus en plus fréquents dans le Nord, dans les polders hollandais. Soudain, mon regard a cessé de se fixer sur la ligne d'horizon au sud. Il s'est orienté vers le sol. L'endroit où je posais les pieds a commencé à m'intriguer. Comment avais-je pu, pendant toutes ces années, négliger mes racines ?

Notre historiographie regorge d'ouvrages qui évoquent la division des Plats Pays à la fin du XVI^e siècle : le nord devient les Pays-Bas, le sud le berceau de ce qui sera plus tard la Belgique. Elle accorde tant d'attention à cette douloureuse séparation que nous nous interrogeons rarement sur la situation préalable. Comme si le nord et le sud avaient toujours formé une seule et même entité.

J'ai commencé à lire et à voyager dans le temps en passant par Dijon, Paris, Lille, Bruges, Gand, Bruxelles, Malines, Delft, Gouda, Nimègue et Bois-le-Duc. J'ai vu des villes s'épanouir, un individualisme naître et les idéaux de la chevalerie disparaître. Des rois schizophrènes, des ducs dynamiques et des artistes géniaux. Bûchers et banquets, peste et joutes, Jeanne d'Arc, Philippe le Bon et la Toison d'or. Cette longue quête m'a conduit à la naissance des Plats Pays au XV^e siècle. Et qu'ai-je découvert ? Les Plats Pays sont une création bourguignonne.

Bien entendu, la topographie de ces « plats pays en bord de mer » (*lagen landen bi de zee*¹), comme le formula jadis un moine anonyme, existait depuis d'innombrables années, mais les habitants des seigneuries locales vivaient dans l'ensemble indépendamment les uns des autres. Dans le contexte féodal, ils relevaient soit du royaume de France, soit du Saint Empire romain germanique. Cependant, à la fin du Moyen Âge, un certain nombre de ces domaines fusionnèrent en une nouvelle entité, prise en tenaille entre ces deux grandes puissances. Les ducs de Bourgogne Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire mort à Nancy, tinrent un rôle de premier plan dans ce processus d'unification et se révélèrent les pères fondateurs des Plats Pays. Philippe le Hardi en posa les fondements, ses descendants agrandirent cet héritage et son petit-fils Philippe le Bon donna pour la première fois à ces terres unies en aval du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, une dimension étatique.

Ces événements ne constituent pas à eux seuls l'histoire originelle oubliée des Plats Pays. Ceux-ci se hisseront, par leurs

1. Citation extraite de Hugo de Schepper, *Belgium dat is Nederlandt* [La Belgique, c'est les Pays-Bas], 2014, p. 17.

intenses interactions avec la France, l'Angleterre, le Saint Empire romain germanique et pour finir l'Espagne, jusqu'aux plus hautes sphères de l'histoire européenne. La Bourgogne est à la tête de la dernière grande croisade, elle joue un rôle clé à la fin de la guerre de Cent Ans et elle constitue l'un des fondements de la puissance européenne des Habsbourg, qui s'étendra de la Bourgogne au Nouveau Monde en passant par l'Espagne.

Tout commence lorsque Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, épouse Marguerite de Male, fille d'un comte de Flandre. Leurs noces à Gand le 19 juin 1369 auraient pu paraître, à première vue, l'introduction rêvée pour ce livre. Il m'aurait cependant fallu ajouter, au bout de trois pages, une quinzaine de notes pour situer une personne telle que Louis de Male en évitant d'alourdir inutilement le texte, ou pour expliquer un concept comme la féodalité. J'avais en somme besoin d'un préambule pour ne pas affaiblir le récit par des informations que tous les lecteurs n'auraient pas forcément en tête.

Il me suffirait de commencer un demi-siècle plus tôt. Et puis non, finalement. Alors cent ans ? En définitive, j'ai lancé l'hameçon un millier d'années auparavant. Et si en guise d'introduction j'essayais de raconter, me suis-je dit, le grand récit du Moyen Âge du point de vue des Burgondes, ce peuple germanique qui apparaît pour la première fois dans notre histoire en 406 et engendra les prédécesseurs royaux des ducs des XIV^e et XV^e siècles ? Le défi était de taille, il fallait donner corps d'une autre manière à cette époque essentiellement dissimulée dans la brume, mais l'effort en valait la peine. Non seulement ces anciens guerriers ouvraient la voie vers d'innombrables moments déterminants de l'histoire, mais ils réglaiement aussi mon problème : le lecteur pourrait entreprendre son voyage bourguignon pourvu des bons bagages.

Si le premier chapitre de ce livre couvre près de mille ans (406-1369), le second concerne un siècle (1369-1467). Le troisième porte sur une dizaine d'années (1467-1477). Les quatrième et cinquième chapitres évoquent respectivement et précisément un an (1482) et un jour. Cet ouvrage a la forme d'une pyramide inversée. Il déploie ses ailes, commence par survoler à battements rapides le Moyen Âge, puis prend le temps d'observer

de près les événements et, en focalisant de plus en plus son regard, il s'approche lentement mais sûrement d'une destination soigneusement choisie, un jour oublié à Lierre, petite ville de l'ancien duché de Brabant, le lieu où le 20 octobre 1496 l'histoire occidentale bascula.

*

Comme pour me remercier des services rendus, la France a mis sur mon chemin il y a dix ans une Française – à côté, la Légion d'honneur ne fait pas le poids. Il s'est avéré, cerise sur le gâteau, qu'elle était issue d'une famille bourguignonne et avait passé sa jeunesse dans l'ancien duché. Quelque six cent quarante-sept ans après les noces de Philippe le Hardi et de Marguerite de Male, nous avons célébré notre mariage flamando-bourguignon. La dot était moins imposante et le banquet n'était pas de taille à se mesurer aux festins gargantuesques des ducs de Bourgogne, mais la décision de nous marier fut prise à peu près au même moment que la résolution de consigner le lien historique entre la Bourgogne et les Plats Pays. Ma toute récente épouse dut bien admettre qu'en dépit de ses origines, elle ne savait pour ainsi dire rien des ducs, sans parler de leur relation avec nos contrées. Dans l'histoire de France, la Bourgogne a toujours été laissée pour compte. Quand on sait ce qui s'est passé, on comprend pourquoi.

Notre fille, nourrie au français et au néerlandais dès sa naissance, a suivi le processus aux premières loges. Aujourd'hui, elle franchit sans le savoir des dizaines de fois par jour la frontière linguistique. Plusieurs fois par an, elle se rend aussi dans le sud, plus spécifiquement dans la patrie bourguignonne de sa mère. J'ai décidé de lui raconter mon nouveau livre en cours de route. Peut-être l'ai-je écrit en premier lieu pour elle. N'est-elle pas franco-belge ? Flamando-bourguignonne ? En somme, la lectrice idéale pour le livre en devenir ?

Alors qu'à la fin de mon précédent ouvrage, elle parvenait à scander plutôt bien les batailles de Napoléon, elle surprenait à présent les visiteurs de musée. Quand je l'ai emmenée dernièrement au musée des Beaux-Arts de Dijon pour voir le portrait

d'un homme vêtu de noir au regard serein, coiffé d'un chaperon noir et portant la chaîne de la Toison d'or autour du cou, je lui ai demandé à l'improviste si elle savait qui était ce seigneur. Cette fillette d'à peine quatre ans a répondu aussitôt sans réfléchir : Philippe le Bon !

Voilà au moins une personne, me suis-je dit, qui reconnaîtra l'homme sur la couverture de l'édition néerlandaise de mon livre, le plus beau portrait conservé du véritable père fondateur des Plats Pays, d'après un original perdu de Rogier van der Weyden. Pendant que, par des batailles, des mariages et des réformes, les ducs forgeaient les Plats Pays fragmentés en un tout, Claus Sluter, Jan van Eyck, Rogier van der Weyden et Hugo van der Goes donnaient naissance à des œuvres inoubliables. Raconter l'histoire de la Bourgogne, c'est aussi ouvrir un coffre rempli de chefs-d'œuvre.

Après mes livres précédents, j'avais une furieuse envie de me plonger enfin dans l'Histoire des Plats Pays. J'ai constaté cependant, durant la phase d'écriture, qu'il me faudrait forcément intégrer dans mon récit de grands pans de l'histoire de France. En effet, Philippe le Hardi, le premier des quatre ducs, était le fils cadet du roi de France Jean le Bon, le frère de Charles V et le régent du jeune Charles VI. Cela ne s'arrêtait pas là : Jean sans Peur a plongé la France dans une guerre civile et Philippe le Bon a abrité le Dauphin en fuite, une décision qui fut à l'origine d'une forte inimitié entre Louis XI et Charles le Téméraire. Dérouler le fil des ducs de Bourgogne, c'est aussi dérouler le fil de la maison royale des Valois. Les tensions entre la France et la Bourgogne (et plus tard, les Plats Pays bourguignons) se sont donc imposées comme fil conducteur.

Je dois reconnaître que cela ne s'est pas passé comme prévu. Moi qui voulais dévoiler l'histoire des Plats Pays, je devais commencer par faire ce que je cherchais justement à éviter : regarder de l'autre côté du muret. Mon regard s'est donc de nouveau porté vers le sud. Les yeux dirigés vers la France. Mon récit ne s'est orienté vers le nord qu'en cours de route. Cela s'est produit progressivement. Petit à petit. Un processus à l'image de ma propre évolution.

Les racines de la Belgique et des Pays-Bas se prolongent sous terre vers le sud. Jamais je n'aurais pu m'en douter, mais mon regard tourné vers le sud et mes racines septentrionales seraient forcément amenés à se rejoindre.

Bart Van Loo

Druy-Parigny (Bourgogne), été 2015
– *Moorsele (Flandre), automne 2018*

P.S. : Il m'a paru nécessaire d'incorporer dans cet ouvrage non seulement des arbres généalogiques, mais aussi, par ordre chronologique, une série de miniatures, de portraits et de fragments d'œuvres d'art évoqués dans le livre. Une liste des noms des personnalités importantes mentionnées dans le récit, chaque fois accompagnés d'une brève description biographique, plusieurs cartes et une chronologie comportant les principaux événements historiques viennent compléter les informations fournies en annexe, qui peuvent être utiles à la lecture d'un livre dans lequel, pour les besoins de la cause, un grand nombre de personnages et d'événements sont passés en revue. Sans multiplier les notes à l'infini, j'ai voulu avant tout donner l'origine des citations des chroniqueurs de l'époque, en privilégiant le moyen français. J'ai peu cité les historiens, à l'exception notable de Michelet, Pirenne, Huizinga et Blockmans, mais les bibliographies descriptives et exhaustives en fin d'ouvrage permettront aux plus curieux de retrouver toutes les lectures qui ont nourri le livre.

I

« De vieux chants nous parlent d'un passé évanoui,
de héros fameux, de guerres et de défis,
de joies et de fêtes, de douleurs lamentables.
Écoutez de ces guerriers l'histoire admirable. »

(*Chanson des Nibelungen*, vers 1200.
Traduction par Coraline Soulier.)

LE MILLÉNAIRE OUBLIÉ

406-1369

Où l'on raconte sous l'angle des Bourguignons les mille premières années du Moyen Âge et comment les Germains romanisés, au fil de péripéties telles que les migrations, la chute de l'Empire romain d'Occident, l'ascendance du christianisme, les attaques des barbares venus du Nord et des hérétiques venus du Sud, l'essor des grands ordres monastiques et la guerre de Cent Ans entre l'Angleterre et la France, se retrouvèrent à chaque fois au premier plan – et cela, bien longtemps avant que les Bourguignons ne deviennent, grâce à Philippe le Hardi, Jean sans Peur et Philippe le Bon, les pères fondateurs des Plats Pays –, marquant ainsi de leur sceau des moments décisifs de l'Histoire de l'Europe.

DE ROYAUME À DUCHÉ

Comment dans la brume des débuts, les Romains, les Huns, les Germains, les Maures et les Vikings se pourchassèrent, en route vers un avenir incertain, et comment dans une tornade d'événements la Bourgondie vit le jour.

Durant les derniers mois de l'an de grâce 406, les températures baissèrent bien en dessous de zéro. Il fit si froid que, pendant la période de Noël, le Rhin gela aux alentours de Mayence. Ce fleuve en apparence infranchissable, cette frontière si bien gardée entre la Gaule, administrée par les Romains, et l'obscur Germanie, où s'entre-tuaient d'innombrables tribus, se transforma en un grand pont invitant au passage. Sans hésiter, Vandales, Suèves et Alains envahirent la Gaule.

L'idée d'une frontière étanche est bien entendu absurde. Autant passer la serpillière en laissant le robinet ouvert. Pendant les premiers siècles de notre ère, les Romains eurent beau surveiller le Rhin, le Danube et les terres frontalières entre les deux fleuves protégées par des fortifications, la circulation à la frontière, qu'on appelait le *limes* et qui servait surtout à contrôler les innombrables passages, était toujours intense. Certaines tribus germaniques obtinrent même de Rome l'autorisation officielle de s'installer dans les régions frontalières pour servir de zone tampon humaine. Ainsi les Francs saliens essayèrent entre la Meuse et l'Escaut et dominèrent de grandes parties des territoires correspondant aux Pays-Bas et à la Flandre d'aujourd'hui.

Au fil des siècles, les pressions migratoires s'accrochèrent. Les Germains au nord-est et les Goths à l'est furent d'autant plus tentés de déménager qu'ils connaissaient une croissance démographique

et étaient conscients de la prospérité de l'autre côté de la frontière. Tandis qu'au II^e et au III^e siècle, le franchissement de la frontière se faisait par à-coups, à la fin du V^e siècle, il était ininterrompu. Lorsque les Huns déferlèrent des steppes d'Asie centrale, ils repoussèrent de leur territoire d'innombrables tribus germaniques, qui se pourchassèrent vers l'ouest en combattant. On voit qu'une crise faisant rage à des milliers de kilomètres peut déclencher des flux migratoires arrivant jusqu'au seuil de notre porte. Ces tribus se mêlèrent comme dans un creuset et fondirent telles une coulée de lave sur les Romains qui refusèrent d'accueillir ces hordes. Fin 406, les Germains, contraints et forcés, franchirent les frontières. Les Romains, submergés, se débattirent encore soixante-dix ans puis finirent par sombrer définitivement.

Dans l'histoire aussi épique que complexe des grandes invasions, on oublie souvent les Burgondes, ou on se contente de les mentionner en passant, quand on ne les dissimule pas dans une note en bas de page. Tout le monde connaît leurs célèbres contemporains, Clovis et Attila, les Francs et les Huns, mais qui a entendu parler dans ce contexte des Burgondes ? Ces Germains oubliés qui, pourtant, traversèrent eux aussi le Rhin en 406-407, formèrent une des petites dents de la gigantesque roue du temps quand elle entra en mouvement et que l'Antiquité bascula dans le Moyen Âge.

Lorsque les Burgondes, après leur traversée, s'installèrent dans le voisinage de Worms (dans l'Allemagne actuelle), ils avaient déjà derrière eux des siècles de pérégrinations. Quand on effectue le voyage en sens inverse, en se dirigeant toujours vers l'est, on finit par arriver sur leurs terres d'origine. Avant Worms, ils vivaient dans la région de Mayence. Un siècle plus tôt, ils peuplaient la zone médiane de l'Elbe, où ils étaient arrivés après un séjour près de l'Oder, et encore auparavant, au I^{er} siècle après J.-C., ils habitaient sur les rives de la Vistule dans l'actuelle Pologne. Les fleuves racontent l'histoire des peuples.

La Vistule, qui débouche dans la mer Baltique, indique le chemin vers leur premier point d'attache : la petite île de Bornholm, située dans ces eaux entre la Pologne et la Suède,

à 150 kilomètres à l'est du Danemark dont elle fait à présent partie. En norrois, langue de l'ancienne Scandinavie, l'île s'appelait *Burgundarholm*, ce qui se reflète dans le nom que les Burgondes s'octroyèrent puis introduisirent dans toute l'Europe, en traversant la Vistule, l'Oder, l'Elbe et pour finir le Rhin. Gagnant vaillamment du terrain, ils ne sortirent pas indemnes de ce long voyage. Au cours de batailles dont il n'existe pratiquement pas de traces écrites, ils eurent souvent le dessous, surtout contre les Alamans, et furent de moins en moins nombreux.

En 406-407, le roi Gondicaire mena 80 000 Burgondes jusqu'à la région de Worms ; on ne sait avec certitude si ce nombre correspond uniquement à des soldats ou représente l'ensemble de la population. En échange de la surveillance de la frontière, les Romains autorisèrent le roi à étendre son royaume le long du Rhin, ce qui ne satisfaisait pas cet ambitieux souverain. Pour agrandir son territoire, il partit en 435 en direction de l'ouest vers la Gaule belge, région située entre la Rhénanie et la Seine qui donnera plus tard son nom à la Belgique. Gondicaire paya cher sa témérité. Assisté par l'armée mercenaire des Huns, sur laquelle un certain Attila avait la haute main, le général romain Flavius Aetius battit à plates coutures les Burgondes en 436.

La famille de Gondicaire fut exterminée, seul son fils Gondioc parvint à s'échapper. Il conduisit vers le sud ce qui restait de son peuple et sauva de l'anéantissement la lignée des rois burgondes. Le massacre fut sans doute impressionnant : il inspira des récits épiques, transmis et ciselés d'une génération à l'autre. Ils furent réunis au fil des siècles pour constituer la *Nibelungenlied*, *Chanson des Nibelungen*, où Gondicaire apparaît en tant que Gunther. Le nom du roi Etzel pourrait être un clin d'œil au Romain Aetius, mais se réfère probablement à Attila. Quoiqu'il en soit, Richard Wagner doit son *opus magnum* à une défaite écrasante des Burgondes au v^e siècle, et plus précisément à leur désir frustré de conquérir ce qui serait plus tard la Belgique.

“JE LANCERAI LE PREMIER DARD”

En 436, Attila avait accepté volontiers une rémunération des Romains pour donner une bonne leçon aux Burgondes, mais en 447, il fit exploser cette alliance lucrative, sillonnant la Gaule belge pour la mettre à sac. On ne sait si l’herbe ne repoussait vraiment plus là où il était passé, mais une chose est sûre : ses violents pillages incitèrent les Romains à engager leur dernière entreprise militaire d’envergure en Europe occidentale. Si ces derniers ne repoussaient pas Attila, la Gaule appartiendrait à l’immense royaume barbare qui s’étendait du Rhin jusqu’au Caucase et dont le centre du pouvoir était initialement situé dans ce qui correspond aujourd’hui à la Hongrie.

Le 20 juin 451, deux armées bigarrées croisèrent le fer sur les champs Catalauniques au-delà de Troyes, dans le nord-est de la France actuelle. D’un côté se dressaient les Huns et tous les peuples qu’ils avaient charriés sur leur passage dévastateur, de l’autre les Romains qui formaient un bloc composé des forces gauloises et germaniques : la horde menaçante venue d’Asie centrale face aux alliés occidentaux, le Fléau de Dieu de l’Est contre l’homme le plus important de l’Empire romain d’Occident, Attila contre Aetius.

La composition des armées en dit long sur le morcellement que les Grandes Migrations ont provoqué en Europe. Les Huns eux-mêmes ne constituaient qu’une partie de l’armée d’Attila, qui comptait aussi des Ostrogoths, des Gépides, des Thuringiens et des Rugiens. Dans le camp adverse se battaient, en plus des Romains, les Burgondes ainsi que les Wisigoths, les Alains et les Francs saliens. Presque tous les peuples entre l’océan Atlantique et la Volga étaient présents et s’apprêtaient à s’entre-déchirer pendant la bataille la plus importante de la fin de l’Antiquité. Des centaines de milliers de guerriers, d’après les chroniqueurs, mais selon les estimations modernes plutôt 60 000 hommes, répartis à peu près équitablement entre les deux camps.

Pour les Burgondes, l’arrivée d’Attila en Gaule était le signe que le moment était venu de se venger. Mus par le souvenir

de l'époque heureuse connue à Worms et du cauchemar de leur âpre défaite, ils fourbirent leurs armes et sellèrent leurs chevaux. Les plus vieux guerriers étaient là quinze ans plus tôt et les plus jeunes soldats avaient passé leur enfance à rejouer la défaite. On leur offrait à présent sur un plateau l'occasion de se faire justice. Les Burgondes ne virent apparemment aucun inconvénient à se joindre à Aetius, le même général qui autrefois les avait chassés avec l'aide des Huns.

Après quelques échauffourées, Aetius parvint à prendre possession de la colline, contrôlant ainsi les champs Catalauniques. Attila s'empessa de demander à ses prêtres et à ses devins de lui prédire l'issue de la bataille. Dans les omoplates des moutons sacrifiés, ceux-ci décryptèrent un dénouement guère réjouissant. Le chef des Huns ne voyait qu'une solution. La meilleure stratégie de défense était l'attaque. « Je lancerai le premier dard [...] et le lâche qui refusera d'imiter son souverain, est dévoué à une mort inévitable¹. »

Pendant un certain temps les archers se décochèrent des flèches, puis soudain apparut la redoutable cavalerie des Huns. Ces cavaliers, capables de se retourner sur leur cheval au galop pour attaquer leurs poursuivants avec un arc et des flèches, ouvrirent une brèche au cœur de l'armée d'Aetius. Dans le chaos, Théodoric, le roi des Wisigoths, fit une chute et fut piétiné par ses propres troupes. Sentant que la confusion risquait de tourner à la déroute, Thorismond, fils de Théodoric, sortit son épée, posa la couronne de son père sur sa tête et repoussa les Huns. Les Francs, les Burgondes et les Romains lui vinrent en aide, contraignant Attila à se retrancher derrière une forteresse improvisée composée de selles et de chariots. La nuit tombait, freinant les alliés dans leur progression.

Attila ne pouvait imaginer sortir vivant de cette bataille. Après avoir fait brûler ce qui lui servait d'enceinte de protection, il se prépara calmement à mourir. Lors de l'assaut fatal des alliés, il décida qu'il se jetterait en martyr dans les flammes, échappant ainsi à l'humiliation de la captivité.

1. Edward Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, texte établi par François Guizot, Lefèvre, 1819, t. VI, p. 295.

L'esprit occupé par cette pensée, il s'allongea pour prendre un peu de repos.

Cependant, l'attaque redoutée ne vint pas. Le général Aetius usa au contraire de toute sa force de persuasion pour convaincre ses troupes de laisser les Huns s'échapper. Lui qui était parvenu, tel un maître d'échecs, à rassembler tant de peuples pour bénéficier de leur appui, il savait qu'il recommencerait bientôt à se quereller avec eux à propos de l'administration de la Gaule. Dans ce contexte, la menace extérieure des Huns pourrait lui être encore utile. Mais surtout, Aetius supportait mal la puissance des Wisigoths. Ces derniers possédaient non seulement le sud-ouest de la Gaule, mais également une bonne partie de la péninsule ibérique. Aussi se réjouit-il de la réussite d'un stratagème dont il avait usé pour renvoyer Thorismond chez lui. Il lui avait fait croire que ses frères, maintenant que leur père Théodoric était mort à la guerre, occupaient le trône dans leur capitale, Toulouse. Après le départ des Wisigoths, la grande armée, privée de son cœur, n'avait pas la force de dissuasion nécessaire pour porter le coup fatal aux Huns. Par ses ruses tactiques, Aetius empêcha donc les Burgondes de se venger de toutes les souffrances passées, mais il saurait les récompenser généreusement.

Au point du jour, Attila vit à sa grande stupéfaction se déployer sous ses yeux une étendue quasiment déserte. Il se remit aussi vite de son étonnement qu'il renonça à ses résolutions héroïques. Il détala en direction du Rhin pour le franchir en sens inverse. Il décida pour se venger de s'intéresser à Rome, une campagne qui elle aussi finit mal, mais avec une conséquence majeure. Les habitants du nord-est de l'Italie, pris de panique en apprenant l'arrivée d'Attila, se retranchèrent dans les îles de la lagune de la mer Adriatique. Ce refuge de fortune deviendrait Venise, la plus grande métropole de cette ère nouvelle.

Attila n'était pas le tyran assoiffé de sang qu'en a fait la légende ; il était bien trop astucieux et diplomate. Pas plus qu'il n'était le guerrier de génie que décrivent d'innombrables ouvrages ; son expédition pour conquérir l'Occident a donné un bien trop piètre résultat. En revanche, il s'est révélé un chef

exceptionnel, capable de souder des tribus hunniques, disparates et chaotiques, en un grand royaume et d'obliger les grandes puissances de son époque à s'organiser pour constituer une importante alliance contre lui. Mais cet homme a surtout incarné le « barbare » de son époque, alors même qu'on ne comptait plus les barbares affluant massivement. L'aura effrayante dont l'entourent les chroniques lui a permis de réaliser sa principale conquête à titre posthume : il occupe une place sanglante dans notre mémoire collective. Attila, dont on raconte qu'il était petit mais solidement bâti, trépassa d'une mort peu glorieuse à l'occasion de ses noces en 453. Selon un chroniqueur, il étouffa, ivre mort, dans son sang après un saignement de nez magistral ; selon un autre, contre toute attente, sa nouvelle femme Ildiko le tua.

Ce serait une forfanterie romantique d'affirmer que le sort de la civilisation occidentale ne tenait qu'à un fil le 20 juin 451. La fin de l'Empire romain d'Occident était déjà inscrite dans les astres depuis un certain temps. Sur les champs Catalauniques, les Romains firent simplement en sorte que ce soient non pas les Huns, mais les Germains qui se battent entre eux pour déterminer qui deviendrait la nouvelle puissance motrice de l'Occident. Les Francs, les Wisigoths ou, en définitive, ces étonnants Burgondes ?

En tout état de cause, vers la moitié du ^ve siècle, la menace des Huns était définitivement conjurée, même si l'esprit d'Attila se manifesterait une dernière fois un quart de siècle plus tard. En 475, l'habile politicien Oreste manœuvra pour placer son fils sur le trône de Rome, une feinte qui, en réalité, lui permit de devenir l'homme fort de la capitale. Lorsqu'en 476, le Germain Odoacre exécuta le surnois Oreste et déposa Romulus Augustule – littéralement le « petit empereur » –, cela marqua la fin de l'Empire romain d'Occident agonisant.

Le Fléau de Dieu dut jubiler dans son au-delà païen : car cet Oreste, qui avait détenu entre ses mains la toute dernière étincelle de puissance romaine, n'était autre que son ancien secrétaire. Attila pouvait étreindre l'éternité le cœur tranquille.

“BEURRE RANCE, ODEUR DE L’AIL
OU DE L’OIGNON...”

Laissons, chers lecteurs, la poussière se déposer un instant sur ce V^e siècle mouvementé et portons notre regard sur les Burgondes. Après la victoire contre les Huns, Aetius entérina ce qui était déjà un fait : l’actuelle Savoie française (avec des prolongements au nord et au sud) échut officiellement aux Burgondes. Ainsi, après un voyage de plusieurs centaines d’années et quelques milliers de kilomètres, ils approchaient de la destination finale de leur merveilleuse expédition pleine d’aventures, à un soupir de la région française qui leur doit encore son nom. Les Burgondes étaient presque arrivés chez eux.

Au fil des siècles précédents, ils s’étaient si souvent mêlés à d’autres peuples, si fréquemment adaptés à de nouvelles conditions climatiques et géographiques, qu’on peut se demander ce qui restait de leurs gènes et de leurs coutumes scandinaves. Des scientifiques spécialistes de la génographie ont conclu, d’après une récente étude sur l’histoire des origines de l’être humain, que l’haplogroupe Q – composé de personnes génétiquement liées – se rencontre plus fréquemment (> 4 %), d’une part, dans certaines régions de Scandinavie dont Bornholm et, d’autre part, dans la vallée du Rhône et de la Saône en France, avec de légères prolongations vers le nord en direction de Worms. Curieusement, cela correspond au point de départ et au point d’arrivée des vagabondages burgondes. Une étude comparable montre en outre que, pendant leur long voyage en direction de la Gaule, les Vandales, les Suèves, les Francs et les Burgondes échangèrent, après d’innombrables coups d’épées, au moins autant de chromosomes. Les tribus germaniques qui, au V^e siècle, franchirent le Rhin possédaient donc des caractéristiques génétiques essentiellement acquises au petit bonheur, même si nous pouvons encore, semble-t-il, lire une partie de l’histoire des migrations dans nos gènes.

Avons-nous la moindre idée de l’aspect qu’avaient les Burgondes ? Sidoine Apollinaire, qui plus tard deviendrait évêque de Clermont, rencontra pour la première fois en 466 ce petit

peuple qu'il décrivit comme « des géants » et se plaignit de vivre « au milieu de hordes chevelues » et de devoir « supporter leur langage germanique et... louer incontinent, malgré [son] humeur noire, les chansons du Burgonde gavé qui s'enduit les cheveux de beurre rance ». Par-dessus le marché, il subissait à leur contact « l'odeur de l'ail ou de l'oignon infect que renvoient dès le petit matin dix préparations culinaires¹ ». Cette description certes haute en couleur évoque des caractéristiques correspondant aux clichés que les Gallo-Romains raffinés associaient indifféremment à tous les barbares. Elle en dit aussi long sur l'observateur que sur les personnes observées.

Le roi Gondebaud, fils de Gondioc, profita du démantèlement de l'Empire romain d'Occident pour agrandir peu à peu son royaume jusqu'à ce qu'il s'étende, au début du VI^e siècle, de Nevers à Bâle, et dans le sud jusqu'à Avignon. Cela ne représentait pourtant pas grand-chose, comparé à ce que ses rivaux germaniques parvinrent à obtenir en Europe. De plus, vers l'an 500, tout semblait indiquer que son royaume risquait d'être écrasé entre le marteau et l'enclume. Les tout-puissants Wisigoths et les Francs qui gagnaient du terrain de plus en plus agressivement étaient prêts à dévorer tout crus les Burgondes. Le défi pour Gondebaud n'était pas des moindres, mais il s'avéra être un dirigeant de la meilleure trempe. Il parvint d'une part à consolider sa position internationale et d'autre part à faire éclore sous son aile protectrice le sentiment d'une identité burgonde. Ce dernier accomplissement fut un véritable exploit car les Germains étaient très minoritaires dans leur royaume peuplé essentiellement de Gallo-Romains.

En Gaule avaient vécu de tout temps les Celtes – aux yeux des Romains un peuple de machos plutôt colériques, qu'ils appelaient par moquerie les *Galli* (coqs). Jules César avait mis un terme, en 52 av. J.-C., à la résistance gauloise par le long siège d'Alésia. La ville s'était rendue au bout de six semaines et le chef Vercingétorix avait fait sa génuflexion historique

1. Katalin Escher, *Les Burgondes, I^{er}-VI^e siècles apr. J.-C.*, p. 89. Poème traduit en prose par Loyen. Et pour les « géants », Justin Favrod, *Les Burgondes, Un royaume oublié au cœur de l'Europe*, 2002, p. 16.

devant le général romain. Cette victoire avait favorisé le développement d'une culture mixte gallo-romaine dans les régions conquises, et donné à César la confiance nécessaire pour chercher à obtenir le pouvoir suprême à Rome. L'explosion de son hubris et le début officiel de la romanisation de ce qui deviendrait plus tard la France n'étaient pas survenus n'importe où : Alésia se situait dans la région qui bientôt porterait le nom de Bourgondie.

Tout comme les Celtes déjà vaincus par César, les Burgondes (et d'autres tribus germaniques arrivées là) se laissèrent griser par la culture romaine et s'immergèrent dans un bain d'épices latines qui influencerait non seulement leur aspect extérieur et leurs préférences gastronomiques, mais aussi leur langue et leurs coutumes. Le code juridique du roi Gondebaud, la *Lex Burgundionum* (promulguée en 502, on l'appelait aussi loi de Gondebaud ou loi Gombette), en est un bel exemple. Cet ensemble de dispositions légales témoigne de la volonté des Burgondes de tenir compte des souhaits des habitants gallo-romains qui formaient de loin la majorité de la population du royaume. Chaque procès devait être présidé par un Burgonde et un Gallo-Romain ; désormais, les deux peuples pouvaient se marier entre eux. Ainsi non seulement les noms germaniques et romains se mélangeaient de plus en plus, mais aussi une nouvelle sorte d'aristocratie vit le jour, associant les *latifundia* des Gallo-Romains au militarisme des Burgondes – un prélude au régime féodal. Curieusement, l'intégration des coutumes tribales germaniques dans le droit romain se fit en latin. Les Burgondes vivaient déjà depuis soixante ans dans des régions romanisées et la plupart d'entre eux parlaient tant le germanique oriental que le bas latin. Grâce à la *Lex Burgundionum*, les Gallo-Romains se germanisèrent un peu, mais ce code de lois montre surtout que ce peuple germanique, qui laissa de côté sa propre langue dans des documents officiels, opta pleinement pour la romanisation.

Pendant leur période germanique, les Burgondes appréciaient déjà la boisson alcoolisée qui, au fil du millénaire suivant, ferait leur renommée mondiale : « Si quelqu'un s'introduit la nuit dans la vigne au moment des vendanges et s'il est tué dans la

vigne par le gardien, le maître ou les parents de la victime ne pourront pas se plaindre¹ », énonce le nouveau code de lois. Les Romains avaient introduit la viticulture et, sur les pentes de ce qu'on appelle la Côte-d'Or, les pampres poussaient à merveille.

Les sanctions germaniques ne manquèrent sans doute pas d'étonner parfois la population locale. Ainsi, un homme ayant volé un chien de chasse devait embrasser en public le postérieur de l'animal. En cas de vol d'un faucon, on recouvrait de viande la tête ou la poitrine du voleur, puis on laissait l'oiseau de proie libre d'apaiser sa faim. On voit que les textes législatifs n'étaient pas dépourvus d'humour et que les Burgondes accordaient aussi la plus grande importance à leurs animaux, surtout quand ces derniers participaient à la chasse – encore une tradition qui traverserait les siècles.

L'accusé pouvait échapper à de tels excès en s'acquittant d'une somme d'argent. On devait d'abord payer le montant équivalent à l'animal/la victime, auquel s'ajoutait l'amende pour la transgression en soi. La *Lex Burgundionum* comportait une liste tarifaire soigneusement établie. En voici un florilège : un chien tué : 1 solidus (monnaie romaine dont dérive le mot « soldat », car elle servait à les payer) ; une femme violée : 12 solidi ; une femme dont on coupe les cheveux sans raison : 12 solidi ; un esclave tué : 30 solidi ; un menuisier tué : 40 solidi ; un forgeron tué : 50 solidi ; un orfèvre qui travaille l'argent tué : 100 solidi ; un orfèvre qui travaille l'or tué : 200 solidi.

Dans la culture burgonde, l'honneur de la famille occupait une place centrale, mais pour éviter que les clans s'entre-déchirent à cause de brouilles interminables, les Burgondes conçurent un système ingénieux. On pouvait racheter facilement son honneur sali. Cependant, lorsque la famille coupable refusait de payer, il n'y avait plus qu'une issue : ce qui s'appelait la *faihittha*, ou *faide*, une vendetta sanglante. Celle à laquelle se trouva mêlée la famille royale au VI^e siècle prit de telles proportions qu'elle mena le royaume à sa fin.

1. Jean-Robert Pitte, *Dictionnaire amoureux de la Bourgogne*, p. 147. Voir aussi Jean-François Bazin, *Histoire du vin de Bourgogne*, p. 11.

“LA GAULE VAUT BIEN UN BAIN GLACÉ”

Le 25 décembre 506¹, cent ans jour pour jour après la traversée du Rhin par les peuples germaniques, un roi franc de quarante ans s’avança dans l’eau sacrée. Quand Clovis atteignit l’autre côté des grands fonts baptismaux de la cathédrale de Reims, il regarda derrière lui et fit un humble signe de la tête, pour indiquer à 3 000 guerriers francs qu’ils pouvaient suivre son exemple. Le clapotement des vagues sacrales provoqua une houle qui se perpétua pendant des siècles. Avec le baptême de Clovis, la roue du temps tourna d’une dent de plus, mais quelle dent ! Le royaume des Francs, qui donnerait son nom à la douce France, devint « la fille aînée de l’Église » et assista Rome dans la conquête de l’Occident. Ce moment historique déterminant, qui n’aurait bien entendu jamais pu se produire sans l’ambition implacable du roi franc lui-même, aurait été tout aussi inconcevable sans la force de persuasion d’une princesse burgonde.

Pourtant, rien ne prédestinait Clovis à prendre un jour dans ses filets la catholique Clotilde. Selon la légende, le grand-père du souverain, Mérovée, qui a donné son nom à la lignée franque des Mérovingiens, s’était battu aux côtés des Burgondes contre les Huns, mais il ne restait plus grand-chose de cette entente fraternelle. Plus d’un siècle auparavant, les Francs saliens avaient obtenu l’autorisation de vivre dans la Belgique actuelle, à condition d’aider à défendre les frontières contre les intrus. Néanmoins, le petit royaume au nord de la Gaule était loin de satisfaire les ambitions de Clovis qui, à Tournai, sa capitale, se sentait attiré par le sud. En 500, il avait fait une percée jusqu’à Dijon, en Bourgondie, où l’attendaient le roi Gondebaud et son frère Godégisile.

La guerre était à peine commencée, que Godégisile, trahissant la cause burgonde, était passé chez les Francs. Abasourdi,

1. Concernant la date exacte, les historiens ne sont pas toujours d’accord, mais il est en tout cas certain que l’événement a dû se produire entre 496 et 508. La France a commémoré en 1996 les 1500 ans du baptême de Clovis ; depuis, des voix de plus en plus nombreuses s’élèvent pour situer le baptême en 506, sinon la chronologie de sa vie devient problématique. Voir Justin Favrod, *op. cit.*, p. 83-85 et Katalin Escher, *op. cit.*, p. 119.

Gondebaud s'était enfui à Avignon. Juste au moment où il était sur le point d'être rattrapé, les troupes ennemies avaient fait demi-tour et étaient parties en toute hâte vers le nord. Ils venaient d'apprendre que les Wisigoths, qui dominaient tout le sud-ouest de la Gaule, menaçaient leur pays. Gondebaud avait profité du départ de Clovis pour tuer son frère Godégisile de ses propres mains, noyer sa belle-sœur dans le Rhône, décapiter leurs fils et les jeter au fond d'un puits. Il n'avait épargné que ses deux petits-enfants, parce qu'ils étaient trop jeunes, un accès d'humanité qui aurait des conséquences fatales. Puis, pour assurer la sécurité du royaume, il avait conclu une alliance avec Clovis. Au cours des négociations, il avait jugé bon de donner en mariage sa nièce Clotilde, fille catholique d'un frère défunt, au roi des Francs.

Ainsi deux peuples, qui encore récemment s'étaient entre-tués, furent unis par les liens du mariage en 501. La dévote épouse du païen Clovis eut beau faire de son mieux, dans un premier temps, son mari ne voulut pas entendre parler de la foi chrétienne. Clotilde fit néanmoins baptiser, sans l'autorisation de son mari, leur premier enfant. Quand celui-ci mourut dans sa robe de baptême, Clovis, furieux, en attribua le tort à cette étrange religion. Sa colère se raviva quand leur deuxième enfant fut lui aussi frappé d'une maladie après son baptême. Pourtant, par un froid glacial d'une nuit de Noël de l'an 506, il accepta qu'on immerge dans l'eau sacrée ses longues mèches bouclées, signe de force et de dignité royale chez les Francs. Tout comme le huguenot Henri IV se convertirait au XVI^e siècle en affirmant « Paris vaut bien une messe », Clovis dut se dire : la Gaule vaut bien un bain glacé. Assoiffé de pouvoir, ce dirigeant avait compris que l'Église catholique pouvait être utile à son ascension.

« Le nouveau Constantin s'avance vers le baptistère pour s'y faire guérir de la vieille lèpre qui le souillait, et laver dans une eau nouvelle les taches hideuses de sa vie passée¹ », écrit Grégoire

1. Grégoire de Tours, *Historia Francorum* (Histoire des Francs), 2.31. Joseph Guadet et N.R. Taranne ont réalisé en 1836 une traduction en français consultable en ligne sur le site gallica.bnf.fr.

de Tours. Même si son *Historia Francorum* (Histoire des Francs) date de la fin du VI^e siècle, l'homme décrit les événements comme s'il en avait été témoin. Il note entre autres que Clovis promet à l'évêque de convertir les Francs, le peuple qui lui obéit et « ne veut pas abandonner ses dieux ». Clairement, Grégoire met à contribution tout son talent pour que Clovis, et plus généralement toute la Francie (le royaume des Francs), entrent dans l'histoire sacrée chrétienne. La référence à Constantin n'est pas purement ornementale. Le général romain, après une vision où lui était apparue la Sainte Croix en 312, avait donné l'ordre d'apposer la croix du Christ sur tous les boucliers des soldats. Il avait remporté la victoire devant les portes de Rome et, devenu le nouvel empereur, il avait ouvert la voie vers la christianisation des Romains.

L'expérience de Clovis présente des similitudes frappantes. Quelques mois avant son baptême, il avait livré bataille sur la plaine de Tolbiac juste à côté de Cologne aux Alamans, tribu germanique cousine qui contrôlait le sud de l'Allemagne actuelle et progressait vers l'ouest. Les troupes franques avaient été prises au dépourvu. Clovis, qui avait invoqué Odin en vain, aurait en désespoir de cause fait appel au Dieu de sa femme : « si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis... je croirai en toi, et me ferai baptiser¹... » Le dieu de son épouse burgonde, sentant probablement que c'était le moment où jamais, avait fait ce qu'on lui demandait. La situation avait basculé sur le champ de bataille et Clovis avait remporté *in extremis* la victoire. Pour témoigner sa gratitude au dieu chrétien bienveillant, il avait fait la promesse solennelle de se faire baptiser.

Bien entendu, sa conversion était avant tout une initiative de *realpolitik*, mais dans le roman national de la France, cette fable d'une vision et d'un repentir, cette histoire de purification chrétienne et d'intervention divine, sonnait bien mieux. Rien d'étonnant à ce que la Burgonde Clotilde ait été accueillie aussitôt après sa mort parmi la foule croissante de saints et ait été désormais invoquée pour la conversion d'époux ou d'épouses mécréants. Celle qui avait réussi à apprivoiser l'opiniâtre Clovis

1. *Ibid.*, 2.30.

devait être de bonne trempe. Curieusement, au fil des siècles, elle devint aussi la patronne des notaires, des paralytiques et de l'aviation légère. Selon toutes probabilités, elle doit cette dernière caractéristique à l'écrasement des Alamans par le roi franc à Tolbiac grâce au « feu du ciel », du moins selon le ministère français de la Défense.

La légende veut que lorsque l'évêque Remi – dont la dépouille repose encore à ce jour dans la basilique qui lui est consacrée à Reims – s'aperçut durant la nuit de Noël de 506 qu'il avait oublié de préparer le chrême, une colombe apporta en vol un petit flacon d'huile. L'évêque put ainsi tracer avec l'onguent une croix sur le front du chef franc et le bénir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dans le texte de Grégoire, il est dit du roi qu'il reconnut « la toute-puissance de Dieu dans la Trinité¹ ». Derrière ces mots en apparence innocents se cache un duel médiéval majeur : une querelle intestine des chrétiens à propos de conceptions divergentes, les catholiques traditionnels s'opposant aux adeptes de l'arianisme qui à leurs yeux constituaient un courant hérétique, un bras de fer dans lequel les Burgondes jouèrent une fois de plus un rôle important.

“ALORS COMMENÇA LA FRANCE !”

Le cliché veut que les barbares venus en hordes aient souvent tout fait pour se distinguer de la population locale. Or l'arrivée des Burgondes est à elle seule un bel exemple du contraire et permet d'extrapoler pour se faire une idée de ce qui se passait à travers l'Europe occidentale. En tout état de cause, Gondebaud avait tout mis en œuvre pour éliminer les tensions religieuses entre les Burgondes ariens (essentiellement des aristocrates et des soldats) et les Gallo-Romains catholiques (la majeure partie de la population).

La chrétienté avait connu un véritable essor lorsqu'en 313, l'empereur Constantin avait toléré officiellement la doctrine de

1. *Ibid.*, 2.30.

Jésus et mis progressivement fin aux persécutions des chrétiens. À la fin du IV^e siècle, l'empereur Théodose était allé encore plus loin en interdisant les autres religions : le christianisme devint *de facto* une religion d'État. À partir de ce moment-là, tout s'était enchaîné rapidement et, au début du V^e siècle, les chrétiens formaient déjà la moitié de la population romaine. Cette progression ne fut pas favorisée uniquement par l'ardeur inspirée de l'empereur et de l'évêque de Rome (le pape), mais aussi par la richesse croissante de l'Église. Les autorités religieuses accueillirent à bras ouverts les dons des aristocrates et des bourgeois fortunés, qui espéraient ainsi assurer le salut de leur âme. La foi se nourrit du désespoir des serfs et de la richesse de l'aristocratie.

Non seulement les disciples du Christ adoptèrent résolument le latin comme langue de leur culte, mais leurs évêchés reprirent aussi les divisions administratives du Bas-Empire, ce qui convenait à la propagation et à l'organisation du jeune christianisme. L'enracinement local se fit rapidement, l'Église ayant la bonne idée de préserver les sanctuaires païens et de les transformer en lieux de prières chrétiens. Des monastères surgirent ici et là – un phénomène qui commença à se manifester quand les premiers ermites décidèrent de renoncer à leur solitude ascétique et de vivre en collectivité. Dans ces établissements, les moines maintenaient en vie la culture antique par leur enseignement et leur travail de copistes. Le chaos provoqué par les migrations aurait pu anéantir la culture latine mais, en partie grâce à l'Église, l'influence de la civilisation romaine perdurerait pendant encore des siècles dans la langue administrative, la liturgie, l'enseignement et les arts visuels. Le germe des futurs engouements pour la période classique fut planté au début du Moyen Âge.

En se nichant dans les structures encore puissantes de l'Empire romain, en s'abreuvant de l'ardeur spirituelle de Pères de l'Église comme Augustin, en gagnant systématiquement à leur cause les barbares, notamment par un vrai art de la réunion qu'ils cultivaient dans les synodes et les conciles, les chrétiens parvinrent à créer une unité administrative inspirante. Le plus dangereux problème pour l'Église à ses débuts était sans doute celui des hérétiques, des adeptes d'une quelconque doctrine

chrétienne dissidente. La principale d'entre elles était l'arianisme, doctrine d'Arius, un prêtre égyptien du début du IV^e siècle. Celui-ci contredisait l'idée que le Dieu unique du christianisme avait trois manifestations égales : le Père (Dieu), le Fils (le Christ) et le Saint-Esprit, Jésus étant le seul parmi elles à avoir une nature à la fois humaine et divine. Selon Arius, Jésus était subordonné à Dieu et ne pouvait donc avoir de nature divine, d'autres croyants défendant au contraire cette égalité. Ce débat manqua de provoquer un schisme au sein de l'Église. Qui voyait juste : les trinitaires catholiques (la Trinité) ou les ariens convaincus (Dieu au-dessus) ? Pendant le concile de Nicée de 325, les dignitaires religieux non seulement décidèrent une bonne fois pour toutes du jour auquel tomberait Pâques, mais tranchèrent aussi la question religieuse de la Trinité et accusèrent d'hérésie les disciples d'Arius. Il faudrait un certain temps avant que ce message n'atteigne tous les recoins de la chrétienté. Entre-temps, l'évêque arien Wulfila convertit les Goths, la doctrine hérétique faisant au contraire de nouveaux adeptes. L'arianisme se propagea, probablement par l'intermédiaire des Goths, parmi les autres barbares de l'Est. Les Burgondes, qui s'étaient déjà convertis pendant leur période de Worms, étaient par définition des hérétiques quand ils arrivèrent dans la vallée du Rhône et de la Saône.

Pour réussir à s'intégrer en Gaule, les Francs et les Burgondes n'eurent guère d'autre choix que de rejoindre le christianisme des Gallo-Romains. Pour sa part, Gondebaut hésita pendant des années à se convertir et finit par rester arien. Il opta pour un règne de tolérance et de transition en douceur d'une religion à l'autre. Sa femme Carétène, catholique comme Clotilde, obtint l'autorisation de construire une grande église à Lyon. Le roi permit même que l'évêque Avit de Vienne lui dédie un traité franchement critique de l'arianisme. Cet Avit réussit, quelques mois avant le baptême de Clovis en 506, à convaincre Sigismond, le fils de Gondebaut, de se convertir. Comme Sigismond était déjà chrétien, sauf qu'il n'appartenait pas à la bonne communauté, on lui épargna un plongeon dans l'eau froide, contrairement au chef franc, et une simple imposition des mains suffit. C'est un fait très peu connu, mais le premier chef germanique

à se rallier à l'Église catholique fut bel et bien un roi burgonde. Selon toutes probabilités, cet événement accéléra même le revirement religieux de Clovis.

Clovis et Sigismond étaient tout juste convertis quand ils engagèrent ensemble le combat contre les Wisigoths, qui régnaient sur un immense royaume s'étendant de la Loire à l'Andalousie. « Je supporte avec grand chagrin que ces Ariens possèdent une partie des Gaules, » s'écria dévotement Clovis, lui qui était païen encore récemment, ajoutant : « Marchons avec l'aide de Dieu, et, après les avoir vaincus, réduisons le pays en notre pouvoir¹. » Sigismond ne se le fit pas dire deux fois. Cette croisade burgondo-franque contre les ariens hérétiques était une entreprise singulière, car le père de Sigismond était encore un disciple de cette version du christianisme. Une fois de plus, et ce ne sera pas la dernière, la religion semble être avant tout un prétexte pour accumuler du pouvoir, des richesses et des territoires.

Au voisinage de Poitiers, plus précisément dans la plaine de Vouillé, les troupes franques et burgondes se heurtèrent à l'armée du roi wisigoth Alaric II. La bataille durait depuis un jour quand Clovis vit soudain surgir Alaric, qu'il frappa sans hésiter de sa hache de guerre. Deux Goths profitèrent de ce moment pour attaquer le roi franc. Il parvint à leur échapper en se protégeant de son bouclier et en tirant brutalement sur les rênes de son cheval, tandis qu'Alaric tomba raide mort de son cheval blanc. Après la mort de leur roi, les Wisigoths s'enfuirent vers la péninsule ibérique, où leur royaume se maintint pendant encore deux siècles, jusqu'à ce que les Maures l'anéantissent définitivement. Clovis avait tué de ses mains le roi du plus puissant peuple barbare, ce qui stupéfia la moitié du continent et donna d'autant plus d'éclat à la victoire franque. En dehors de la Bourgondie et de la Provence, Clovis possédait au printemps de 507 quasiment toute la Gaule. On comprend, par conséquent, que les habitants de Vouillé, à la fin du XX^e siècle, aient inauguré une plaque commémorative sur laquelle on peut lire une inscription quelque peu emphatique, mais pas totalement fautive : « Alors commença la France ! ».

1. *Ibid.*, 2.37.

Les Français, tout comme les Néerlandais et les Belges, appellent ce roi Clovis (le prénom à l'origine de Louis). Quant aux Allemands, ils l'appellent Chlodwig (Ludwig, ou Lodewijk en néerlandais). Dans les textes latins, il apparaît en tant que Clodovicus. Le véritable nom du souverain, Chlodowig, se compose des racines germaniques *blod* (« illustre ») et *wig* (« combat »), ce qui signifie « illustre au combat ». Non seulement son nom résume sa carrière, mais il ouvre aussi la voie à la dynastie des rois de France, peuplée d'innombrables Louis. L'aura française de ce roi franc ne commença vraiment à rayonner qu'à la fin de sa vie, quand il quitta l'ancienne capitale Tournai et choisit Paris comme centre de son royaume. Encouragé par sa femme Clotilde, il fit ériger une grande église pour que sa vie, caractérisée par des effusions de sang, finisse sous des apparences de piété pacifique. Le roi et sa femme furent inhumés dans leur église, respectivement en 511 et en 545. C'est là que se dresse aujourd'hui le Panthéon, où la France enterre ses grands hommes et femmes, avec le cérémonial de rigueur. La grandeur de la France prend littéralement racine dans un sol burgondo-franc.

“SOUS SON COU UN MOUCHOIR”

Est-ce un hasard ? Le nom de *Burgondia* apparaît pour la première fois en 506, l'année où Sigismond entre dans la foi catholique. Quand les habitants commencèrent à employer eux-mêmes cette appellation, les historiens locaux se mirent en quête d'un creuset culturel historique. Dans ce qui s'appellerait le *Cycle de Bourgogne*, ces hagiographes essayèrent de réunir, au sein d'une sorte de mythe fondateur d'une nation, des saints morts en martyrs catholiques trois à quatre cents ans plus tôt dans ce qui ne portait pas encore le nom de Bourgondie. Ainsi naquit l'image de la Bourgondie, pays voué à engendrer des héros édifiants de la christianisation tels que Bénigne de Dijon et Symphorien d'Autun. Voilà que le royaume, dont l'histoire s'était amorcée à peine cent ans plus tôt, s'avérait soudain exister depuis des siècles.

En 516, Gondebaud rendit l'âme, laissant à son fils Sigismond la voie libre pour inciter ses sujets à se joindre à la marche des peuples catholiques. Celui-ci fit aussitôt construire une cathédrale à Genève et réclama à cet effet au pape d'innombrables reliques. Sans sourciller, ce dernier finança l'expansion de l'Église par la distribution de plus en plus dérisoire de vestiges sacrés. Cette provision inépuisable de fossiles et de débris chrétiens conférait aux nouvelles églises un certain éclat de sainteté.

Tout semblait bien se présenter pour Sigismond : les Alamans étaient assujettis, les Wisigoths chassés et un lien solide avait été forgé avec les Francs. Pourtant, le robuste empire burgonde s'effondra en un rien de temps comme un château de cartes.

Après la mort de sa femme Ostrogotho, qui comme son nom le laisse supposer était la fille d'un roi ostrogoth, en l'occurrence Théodoric le Grand, Sigismond se remaria avec une gracieuse suivante de la reine. Ségéric, fils de Sigismond et de sa précédente épouse, en fut profondément contrarié. Un jour, il vit sa marâtre vêtue des vêtements de sa défunte mère marcher dans les couloirs du palais. Il n'en fallut pas plus à l'adolescent pour laisser exploser sa frustration. « Une servante [n'a] pas le droit de porter les vêtements de sa maîtresse¹ », s'écria-t-il offusqué. Blessée, la nouvelle épouse alla se plaindre auprès de Sigismond. Elle monta l'affaire en épingle, la transforma en théorie du complot : le fils de son mari avait l'intention de le chasser du trône. Ébranlé face à tant d'affolements lourds de menaces, Sigismond fit assassiner Ségéric durant sa sieste. « Pendant qu'il dort, on place sous son cou un mouchoir et on l'attache sous le menton ; puis deux serviteurs tirant chacun de leur côté, il est étranglé² », relate très sobrement Grégoire de Tours, contrairement à son habitude.

Le soir même, le souverain avait changé d'état d'esprit. Rongé de remords, brisé, il chercha le réconfort dans le monastère de Saint-Maurice, qu'il avait fondé en 515, où neuf équipes de moines fanatiques se relayaient jour et nuit pour chanter des psaumes et des cantiques ; une tradition monastique orientale

1. Justin Favrod, *ibid.*, p. 112.

2. Grégoire de Tours, *op. cit.*, 3.5, Katalin Escher, *op. cit.*, p. 132.

qui avait fait son entrée dans l'ancienne Bourgogne. Les moines conservèrent ce remarquable zèle religieux jusqu'au début du IX^e siècle, ce qui représenterait près de 2,5 millions d'heures de dévotion chantée.

La profonde affliction de Sigismond, son rapide repentir et son ardente foi catholique lui valurent plus tard l'auréole d'un saint. Les criminels croyants vénéreraient l'infortuné souverain comme saint patron des meurtriers repentants. Son crâne et sa hachette seraient transportés en 1365 à Prague, à la demande de Charles IV malade, à la suite de quoi l'empereur du Saint Empire romain germanique guérirait rapidement et le Burgonde Sigismond deviendrait le saint patron de la Bohême.

Ce triomphe fut posthume. En 522 la situation semblait plutôt préoccupante pour lui. Tandis que la Bourgondie regardait avec inquiétude du côté de l'Italie des Ostrogoths, où Théodoric le Grand était prêt à se mettre en marche pour venger la mort de son petit-fils, le fils de Clovis, Clodomir, surprit à la fois ses amis et ses ennemis. La colère de ce chef franc fut attisée par son épouse burgonde Gondioque, petite-fille de Godégisile, décapité vingt-deux ans plus tôt. La fillette épargnée à l'époque avait grandi et, pour elle, le moment était venu de se venger. Traditionnellement, les femmes germaniques étaient les dépositaires de l'honneur familial et Gondioque exigea réparation pour le meurtre de ses parents et grands-parents, tous assassinés par le roi Gondebaud. L'auteur du meurtre était mort, mais son fils Sigismond, affaibli par les événements, était la victime idéale pour donner libre cours à sa rancœur. En 523, l'armée des Francs écrasa les guerriers burgondes peu motivés de Sigismond, qui lui-même en réchappa de justesse. Il s'enfuit vers son monastère, mais fut intercepté près du portail. Comme le prescrivaient les règles de la *faihittha* germanique, Clodomir fit périr Sigismond et ses proches de la même manière que Gondebaud avait autrefois éliminé Godégisile et les siens : il les précipita au fond d'un puits après les avoir fait décapiter.

Alors que l'œuvre de Gondebaud semblait condamnée à partir en fumée, les Burgondes couronnèrent en toute hâte Gondemar, frère de Sigismond, pour en faire leur nouveau roi. Curieusement, un an plus tard, celui-ci mit en pièces les Francs. La tête de

Clodomir finit sur une pique et, par contrecoup, la Bourgondie reprit vie. Ce serait la dernière convulsion de cette lignée royale car, en 534, les Mérovingiens écrasèrent définitivement l'armée burgonde, même si Gondemar parvint à s'échapper de justesse. Le souverain vivrait encore des années dans la clandestinité, comme un simple habitant de sa propre Bourgondie qui conserverait, bien que passée sous le drapeau des Francs, sa particularité.

Les Francs vivaient dans un état de guerre quasi permanent. Comme chaque descendant masculin pouvait hériter au même titre des biens du chef de famille, la moindre parcelle de terre faisait l'objet de disputes au sein des familles royales. Les proches parents du regretté Clodomir tuèrent ses fils pour ne plus être redevables d'un territoire à la branche burgondo-franque. Leur tentative d'épurer la famille royale franque du sang burgonde était néanmoins perdue d'avance, pour la simple raison qu'ils auraient dû alors tuer à peu près tout le monde, eux compris. Pour le comprendre, il suffit de remonter l'arbre généalogique de Clovis. Cela exige une certaine persévérance, mais le résultat est une petite révélation. Il peut être utile de lire à voix haute le prochain paragraphe, à première vue tout droit sorti d'une pièce de boulevard mérovingienne.

Clovis épousa la nièce de Gondebaud, Clotilde, et leur fils Clodomir eut des enfants avec Gondioque, la petite-fille de Godégisile. Après la mort de Clodomir, Gondioque fut purement et simplement remise entre les mains du troisième fils de Clovis, le tristement célèbre Clotaire. En dehors, d'une part, du fils aîné de Clovis, Thierry, qui tout comme son père, obtint en deuxième noces une princesse dénommée Suavagotha, fille de Sigismond, et d'autre part, du fils aîné de Thierry, Thibert, enfant issu de premières noces, du sang burgonde coulait dans les veines de tous les descendants de Clovis. Étant donné que la branche de Thibert n'avait donné naissance qu'à un fils et un petit-fils resté sans enfant, la lignée non burgonde s'éteignit rapidement. Les méandres généalogiques mènent par conséquent à une vérité historique incontestable : les descendants de Clovis étaient tout autant burgondes que francs.

Cela explique peut-être pourquoi la *Lex Burgundionum* continua d'être appliquée jusqu'au IX^e siècle et qu'à l'exception de quelques rares Francs, la plupart des évêques, des propriétaires terriens et des aristocrates purent encore longtemps se targuer de leur origine burgonde. Le célèbre texte de lois instaura une politique d'intégration réussie, permettant à la population de continuer à se considérer vraiment burgonde. Même si le royaume mythique s'est dissous dans les brumes des temps, le nom Bourgondie puis Bourgogne s'est perpétué à travers les siècles.

“VOYEZ ICI LA CHEMISE
DE LA VIERGE DU SEIGNEUR”

Le royaume mérovingien se divisa rapidement en trois grandes parties : l'Austrasie (avec pour capitale Reims, puis Metz), la Neustrie (capitale : Soissons) et la Burgondie (capitale : Chalon-sur-Saône). Après deux ou trois siècles, les Mérovingiens perdirent leur pouvoir effectif et s'étiolèrent dans leur oisiveté de rois fainéants, tandis que ceux qu'ils employaient comme maires du palais, chargés de l'organisation pratique, se révélèrent peu à peu les véritables dirigeants francs. Sous le règne des descendants apathiques de Clovis, l'histoire de la Bourgogne avança en clapotant, jusqu'à ce que des invasions recommencent à faire basculer plus loin la roue dentée quelque peu hésitante de l'Histoire.

Vers l'an 700, les Maures conquièrent presque toute l'Afrique du Nord et tentèrent avec succès une traversée, en direction de l'Espagne. En 711, ils rayèrent les Wisigoths de la carte et, huit ans plus tard, organisèrent les invasions arabes de l'autre côté des Pyrénées, où ils s'emparèrent vite de Narbonne. L'émir arabe Abd al-Rahman, que rien n'arrêtait, pilla toute la région. Le nouvel afflux d'étrangers menaçait de rogner l'une après l'autre les bases des migrations précédentes.

Un maire du palais de la région de la Meuse réussit à enrayer l'invasion. Les illustrations représentant ce héros du début du Moyen Âge se ressemblent. Chef franc au regard droit, un

bandeau ceignant ses longs cheveux, une moustache de morse en bataille, un organe olfactif proéminent, il est enchâssé dans sa cotte de mailles, le bouclier au pied. La hache sanglante dans sa main droite est l'élément qui saute aux yeux. Charles Martel est systématiquement dépeint comme le guerrier héroïque de son époque.

Martel voulait utiliser les invasions des Maures pour s'emparer du pouvoir fragmenté des Mérovingiens. Il partit avec ses soldats en octobre 732 vers la vallée de Clain, au nord de l'actuel Poitiers. Pour la première fois depuis leur arrivée dans la campagne européenne, les Arabes furent confrontés à des forces disciplinées, armées jusqu'aux dents. Les cavaliers de l'islam contre les troupes d'assaut chrétiennes, Abd al-Rahman contre Charles Martel. Comme à l'époque d'Aetius et d'Attila, les Burgondes constituèrent une force importante des armées alliées.

Les troupes d'élite franques se tinrent longtemps à l'arrière-plan. Elles laissèrent la piétaille livrer les premiers combats. Les corps déchiquetés et décapités recouvrirent le sol boueux, marécageux. Sur ce tapis lugubre se décida l'issue du combat. Charles Martel se démena, brandissant sa hache telle un marteau – *martellus* en latin. Son nom, jaillissant comme une étincelle née du choc de deux cultures qui se taillent en pièces, éclairerait l'époque qui porte son prénom, celle des Carolingiens.

Les alliés rassemblèrent leur courage. Les Maures cédèrent. Leur armée était plus adaptée aux invasions de grande envergure qu'à une épreuve de force classique. Quand Abd al-Rahman fut décapité, ses hommes, pris de panique, battirent en retraite. Dans son récit de la bataille, un chroniqueur réalisa une double prestation étonnante : il enrichit les annales de son nom inoubliable, Notker le Bègue, et il désigna la coalition composite des effectifs chrétiens par le terme « *Europenses* ». Pour la première fois, le terme « Européens » coulait de la plume d'un chroniqueur.

Pendant l'époque carolingienne, la Bourgogne fut absorbée anonymement dans l'empire de Charlemagne, petit-fils de Charles Martel, et cette dénomination menaça de disparaître. L'appellation *Burgundia* ne réapparut dans les écrits qu'au moment du partage

de l'héritage de l'empereur, dans le cadre du Traité de Verdun en 843.

L'immense empire du grand Charles fut divisé en trois : d'une part la Francie occidentale, le territoire qui bientôt s'appellerait la France, d'autre part, la Francie orientale, la région qui deviendrait l'Allemagne, donc un royaume catholique proche d'un royaume au moins aussi chrétien, avec entre les deux pendant quelques décennies la Francie médiane, qui partait de la Frise et s'étendait jusqu'à l'Italie et ferait bientôt partie de l'empire oriental. Lors de la division de l'empire de Charlemagne, l'ancienne Bourgondie fut coupée en deux par le milieu. La partie orientale se détacha rapidement du Saint Empire romain germanique et prit le nom de Franche-Comté de Bourgogne. Cette référence explicite à l'ancien royaume disparut progressivement et, avec le temps, la région prit simplement le nom de Franche-Comté, comme c'est encore le cas aujourd'hui. À la longue, l'appellation Bourgogne ne serait utilisée que pour la partie ouest qui revenait à la Francie occidentale et correspondait à peu près à la région comprise entre Nevers, Dijon et Mâcon¹.

*

Comme si la division du royaume carolingien, suscitant tant de violents combats, n'avait pas fait couler assez de sang, l'Europe fut envahie, après les Germains et les Arabes, par des guerriers scandinaves. À la fin du IX^e siècle, les Vikings suivirent les méandres de la Seine, de la Loire, de l'Yonne et de l'Aube pour pénétrer au cœur de la Bourgogne et piller les riches monastères de la région. Le comte d'Autun, un certain Richard, releva le défi de défendre la région menacée. Il fut surnommé, après avoir vigoureusement expulsé les Vikings de Bourgogne, Richard le Justicier. Quand la nouvelle de cette victoire se

1. Pendant une très courte période existera aussi le royaume d'Arelat, qui réunit la Franche-Comté et le Comté de Provence, deux parties de l'ancien royaume de Bourgondie de Gondebaud. Arelat (nom dérivant de la capitale Arles), qui cesse d'exister en 1032, est aussi appelé royaume des deux Bourgognes. Cf. Norman Davies, *Vanished Kingdoms. The History of Half-Forgotten Europe*, p. 130 sqq.

répandit, bon nombre de religieux quittèrent le Nord-Est du royaume, emportant avec eux leurs reliques vers une Bourgogne relativement sûre, où les nouveaux monastères poussèrent comme des champignons.

Bien que Richard fût parvenu à repousser les Vikings jusque dans la vallée de la Seine, ces Scandinaves n'avaient rien perdu de leur vigueur. Avec ses troupes, le chef viking Rollon fit de la Francie un endroit dangereux, et c'est là un euphémisme. En 911, il jeta son dévolu sur Chartres. Pendant le siège, la petite ville n'avait pas l'ombre d'une chance, mais un miracle inattendu se produisit. L'évêque de Chartres, un certain Gancelme, apparut dans une chasuble ornée de diamants. Certain que son grand moment était venu, il n'hésita pas. Lâchant sa crosse, bombant le torse, déchirant son vêtement tel un *Hulk* médiéval, il brandit un pan de tissu que le ciel éclaira aussitôt d'un rayon de soleil. Extatique, il défia les assaillants, sans doute à peu près en ces termes : « Voyez ici la chemise de la Vierge du Seigneur. » Cette tunique que, d'après la légende, Marie aurait portée à la naissance de Jésus fit sans doute l'effet d'un aphrodisiaque militaire, car le Normand et hérétique Rollon fut battu à plate couture et banni, en vertu d'un traité, dans une région qui, du fait de sa présence, prendrait bientôt le nom de Normandie. Il y resterait, s'y ferait baptiser et défendrait la France contre les assauts d'autres Vikings. Cent cinquante ans plus tard, son arrière-arrière-arrière-petit-fils, un certain Guillaume vite surnommé le Conquérant, partirait de là pour conquérir l'Angleterre.

La légende de la défaite de Rollon offre une lecture divertissante – d'ailleurs la chemise (ou le voile) de la Vierge est encore conservée en la cathédrale de Chartres –, mais la réalité est nettement plus prosaïque. Même si Gancelme sut certainement enflammer ses troupes par son sens de la théâtralité, ce fut surtout l'arrivée opportune, encore une fois, de Richard le Justicier qui permit de faire mordre la poussière aux Vikings. Après un siège d'une centaine de jours, le Bourguignon libéra en juillet la petite ville. Ce qui amène à une conclusion succincte mais majeure : sans la Bourgogne, pas de Normandie.

Cet homme capable de réussir tant de tours de force obtint du roi de France l'autorisation de prendre le titre de duc. Richard choisit Dijon comme capitale de son duché, qui ne correspondait qu'à une modeste partie du royaume légendaire de Gondebaud. Elle n'en présentait pas moins un grand intérêt historique. Grâce à une victoire sur des brigands scandinaves, l'embryon de l'illustre duché de Bourgogne apparut au début du X^e siècle.

DE LA BOURGOGNE À LA FLANDRE

Comment la naissance du système féodal exerça une influence sur l'évolution du duché de Bourgogne, et comment l'Église, aux XI^e et XII^e siècles, fut gouvernée tant depuis la Bourgogne que depuis Rome, mais aussi comment la peste et la guerre de Cent Ans entraînèrent le rattachement de la Flandre à la Bourgogne en 1369.

À la mort du souverain, l'empire carolingien étant à chaque fois réparti entre tous ses fils, le territoire ne pouvait que succomber à une forme de morcellement. À force, il ne resta presque plus rien à se partager. En 987, lorsque Louis le Fainéant fit une chute fatale à cheval, les grands seigneurs du royaume durent choisir à la hâte un successeur. Dans sa légendaire inclination au *farniente*, le défunt avait négligé d'assurer une postérité. Il entrera dans l'Histoire comme le dernier Carolingien.

Attirés par sa faiblesse, les comtes et les ducs portèrent alors leur attention sur l'insignifiant Hugues Capet. Moins le roi en imposerait, plus grande serait leur liberté d'action. Le domaine de Capet ne s'étendait guère au-delà des terres situées entre Senlis et Orléans, les environs de Paris. Il menait une politique rien moins qu'ambitieuse, mais il eut cependant l'intelligence de désigner le fils aîné comme unique héritier. Cette idée aussi simple que brillante se révélera être le germe de sa réussite posthume. Personne n'aurait pu imaginer que ce fragile roitelet serait le premier d'une lignée de trente-six souverains. Les Capétiens étendraient systématiquement leur domaine, parvenant à occuper le trône de France pendant huit cents ans. C'est aussi à compter de 987 qu'on prit l'habitude de parler de la France et non plus de la Francie occidentale.

Le frêle arbre généalogique donna un rameau robuste dont le feuillage s'étendit jusqu'à Dijon et projeta, des siècles durant, son ombre sur la Bourgogne. Robert, petit-fils d'Hugues Capet, rêvait de renverser du trône son frère aîné Henri I^{er} ; en 1302, il dut finalement se contenter de la Bourgogne. Par la suite, pendant trois siècles, le duché se transmet sans faute de père en fils. Le duc Robert fut le fondateur de la dynastie des Capétiens de Bourgogne. De la sorte, au XI^e siècle, un lien étroit fut tissé entre la Couronne et la région de Dijon, le duc de Bourgogne devenant l'une des plus importantes figures du pays juste après le roi. Tandis que les Capétiens français façonnaient laborieusement le royaume, la première Maison de Bourgogne modelait en toute discrétion son duché. Lentement mais sûrement, cette entité se préparait à vivre une progression spectaculaire.

Dans la structure féodale, le roi se tient au sommet. Sous lui, on trouve ses vassaux qui gouvernent un fief en son nom ; ils lui prêtent allégeance et lui promettent un soutien militaire. Des vassaux aux seigneurs inféodés, cette hiérarchie se répercute en cascade jusqu'à la base de la société, les paysans travaillant pour un seigneur en échange de sa protection contre les divers dangers. Hugues Capet n'ayant guère le bras long, le pouvoir de fait dans la prime France reposait sur les ducs et les comtes d'Aquitaine, de Bretagne, de Normandie, de Toulouse, de Gascogne, d'Anjou, de Flandre et de Bourgogne. De même, dans ces régions, faute d'une autorité centrale équilibrée, le pouvoir se trouvait émietté en unités toujours plus petites.

Lors des invasions des Maures et des Vikings, les seigneurs locaux prenaient habituellement eux-mêmes en charge la défense de leur village ; un peu partout s'élevaient des fortifications. Dans ces sombres bastions, l'aristocratie rurale imitait, à une échelle modeste, la cour du roi. On traitait les paysans comme des bêtes ; pour survivre, la plupart d'entre eux se voyaient contraints de tout vendre, y compris leur propre personne, au baron local, lequel s'enrichissait sur le dos de ses serfs. Afin de les garder sous leur emprise, les nobles engageaient des cavaliers lourdement armés, les prédécesseurs de la caste des chevaliers. Les Anglais appelèrent ces serviteurs en cotte de mailles *knights* (au sens de valets) alors qu'en français, le mot choisi,

« chevalier », mit l'accent sur le fait que ces hommes allaient à cheval.

Cette hiérarchisation injuste s'inscrivait dans un ordre social inébranlable. Aucun homme du Moyen Âge ne se serait mis en tête de l'éradiquer : les *bellatores* (ceux qui font la guerre), les *oratores* (ceux qui prient) et les *laboratores* (ceux qui travaillent) formaient une structure qui allait perdurer jusqu'à la Révolution française. Les religieux priaient pour le salut de tous, les guerriers combattaient pour les autres, les petites gens travaillaient pour les premiers et les seconds. Tant le système que la réalité quotidienne offraient bien peu de surprises. La faim, la guerre et les maladies, tels étaient les refrains de l'existence. L'espérance de vie moyenne des hommes ne dépassait pas 30 ans. Ceci en raison de la mortalité infantile élevée, du manque de nourriture de qualité et des limites de la médecine. Pour leur part, les femmes vivaient généralement à peine plus d'une vingtaine d'années, car elles mettaient au monde des enfants dès leurs quatorze ans et beaucoup mouraient en couches. Malgré tout, on rencontrait un assez grand nombre de personnes âgées. Une fois les deux ou trois premières décennies passées, la probabilité d'atteindre un âge respectable augmentait considérablement.

Le prestige des priants ne cessa de s'accroître ; au début du XI^e siècle, les *oratores* osèrent endiguer l'insolente autorité de l'aristocratie et fourrer leur nez dans les affaires administratives. Grâce à la « Paix de Dieu », l'Église s'efforçait d'élever un barrage contre les vagues de violence stimulées par les seigneurs et les chevaliers. Au cours de cérémonies publiques très fréquentées, ces derniers devaient jurer de laisser tranquille femmes et enfants, pèlerins et serviteurs de l'Église, voyageurs et commerçants, bref toutes les personnes ne prenant part ni aux guerres ni aux batailles. Les évêques présents brandissaient alors leur crosse et, dans l'instant, des milliers de mains se dressaient. Un rituel considérable à l'intention des cieux. Des « Paix ! Paix ! Paix ! » s'élevaient comme d'une seule bouche. Tous, y compris les seigneurs malintentionnés, étaient impressionnés par de tels conciles populaires ; sous peine d'être excommuniés – un aller simple en enfer –, ils se mettaient littéralement à genoux. Cependant, pareils efforts ne portèrent pas partout des fruits.

À la fin du XI^e siècle, l'Église estima astucieux de canaliser l'agressivité excessive que générait la féodalité en la dirigeant vers le Moyen-Orient. Là-bas, après tout, les hérétiques n'empoisonnaient-ils pas la vie des chrétiens ? N'allaient-ils pas jusqu'à souiller le tombeau du Christ ? Ne refusaient-ils pas l'accès de Jérusalem aux croyants ?

Alors qu'on attendait des seigneurs chevaliers qu'ils protègent de façon raisonnable les populations contre les menaces physiques, une armée croissante de moines prit en charge le salut du monde par-devant le Créateur. Étant donné que le roi catholique oint n'assumait pas non plus dans ce domaine ses responsabilités, il revint aux religieux la tâche de tempérer la colère de Dieu et d'implorer sa miséricorde. D'innombrables jeunes hommes tournèrent le dos au monde pour se consacrer à une existence à l'écart des passions et des richesses. Les aumônes affluèrent. De pauvres diables – et tout autant de châtelains – aspirèrent à s'assurer le repos éternel le plus confortable possible. Pendant longtemps, les monastères étaient restés le joujou spirituel de la noblesse régionale, mais un grand mouvement réformiste mit bientôt fin à cette situation. Un chapelet d'abbayes se déploya jusqu'à devenir le centre majeur du pouvoir au XI^e siècle.

“UN BLANC MANTEAU D'ÉGLISES”

Près d'immenses forêts où lapins, martres, sangliers, lynx et ours s'entre-tuaient quand ils n'étaient pas eux-mêmes tués au cours des monotones parties de chasse des potentats locaux, s'étirait l'idyllique village de Cluny qui, hormis un pavillon de chasse, une chapelle en bois et quelques maigres vignes, n'avait guère d'atouts pour revendiquer un semblant d'importance. Cependant, la douceur paradisiaque de ce coin de Bourgogne en fit le cadre idéal pour accueillir un nouveau monastère. Dès lors, les chasseurs durent aller se rassasier un peu plus loin. Et les aboiements laisser la place au silence de la prière. On consacra l'abbaye bénédictine, en tant qu'institution indépendante, le 11 septembre 910. Au milieu du XI^e siècle, elle sera le foyer

d'un réseau de 1 500 monastères, la première multinationale de l'histoire.

Ora et labora. Prie et travaille. Cluny mit en pratique la règle ancestrale de saint Benoît, mais à sa convenance : l'accent se trouva déplacé sur la première dimension, « déplacé » étant un terme bien trop faible pour restituer la réalité. Si les moines maniaient encore parfois de façon symbolique le râteau ou la houe, serfs et métayers effectuaient les travaux des champs. Pendant ce temps, les religieux priaient et chantaient à qui mieux mieux. « De fait, comme nous l'avons constaté par nous-même, écrit le moine et chroniqueur bourguignon Raoul Glaber, le grand nombre de frères permettait de célébrer la messe sans interruption, de la première heure du matin jusqu'à l'heure du repas. » À l'apogée de leur productivité spirituelle, les frères, qui, Dieu merci, étaient suffisamment nombreux pour se relayer, chantaient vaillamment 138 psaumes en 24 heures, tandis que saint Benoît estimait suffisant d'en brasser 150 en une semaine. « La célébration se faisait de manière si pure et si respectueuse, poursuit Glaber, qu'on croyait voir plutôt des anges que des hommes.¹ »

Les religieux de Cluny mettaient un point d'honneur à veiller au salut des âmes des défunts. Doué d'un réel sens du marketing religieux, l'ordre jeta les bases de la célébration de tous les défunts le 2 novembre. Autour du monastère s'étendit peu à peu un cimetière, entreprise à la fois pieuse et lucrative. Pour implorer le salut de tous les morts et mortels, la communauté monastique, et dans son sillage des centaines de « filiales » européennes, déversèrent un flot infini de prières sur le Père céleste. Un silence imposant n'en régnait pas moins sur les lieux, les moines communiquant de fait grâce à un langage des signes parfois insondable. Par exemple, le signe figurant la femme était le même que celui figurant la truite : une caresse de l'index sur le front, passant non sans sensualité d'un sourcil à l'autre.

1. Cité par Yoann Guillet, « Le prévôt de Chevignes in *articulo mortis* (seconde moitié du XIII^e siècle) », *Bulletin du Centre d'études clunisiennes*, 2017. Voir aussi Georges Duby, *Le Temps des cathédrales. L'Art et la société (980-1420)*.

L'esthétique liturgique trouva son pendant dans l'architecture toujours plus accomplie de l'abbatiale elle-même. À un rythme soutenu, on édifia trois bâtiments ; le troisième restera la plus grande église d'Europe jusqu'à la construction de la basilique Saint-Pierre de Rome. Créativité artistique et art sacré allaient de pair ; au XI^e siècle, grâce à son réseau international, Cluny les diffusa à travers le continent. L'Europe adopta avec enthousiasme l'architecture romane. À la plupart des églises aux plafonds et charpentes en bois – proies aisées des flammes – se substituèrent des lieux de culte et de pèlerinage plus vastes, aux murs massifs et aux fenêtres étroites. Arcs en pierre et voûtes d'ogives relièrent les piliers entre eux, ce qui permit d'agrandir les espaces susceptibles dès lors d'accueillir des chapelles – le succès que remportait la vie monastique exigeait toujours plus d'autels. Pour la première fois, on décora l'extérieur des églises, en particulier la façade qui rayonnait de splendeur. « C'était, nous dit encore Glaber, comme si le monde entier se libérait, rejetant le poids du passé et se revêtait d'un blanc manteau d'églises¹. »

C'est en particulier sous l'égide de Hugues, qui devint abbé en 1049 et dirigea l'ordre pendant soixante ans, que Cluny acquit une renommée qui se propagea jusqu'aux confins du Portugal, de l'Écosse ou encore de l'Italie. L'intelligence et l'autorité de ce futur saint irradièrent toute la communauté. Après son excommunication pour adultère, le roi des Francs Philippe I^{er}, qui s'inquiétait, à l'automne de sa vie, du salut de son âme, entendit entrer dans l'ordre. Il souhaitait cependant conserver sa couronne. Hugues se montra inflexible : si son royal parent ne renonçait pas à la gloire du monde, il ne pouvait y avoir de place pour lui dans l'auberge de Cluny. Lorsque Guillaume le Conquérant demanda à l'abbé nombre de moines pour peupler ses couvents anglais, celui-ci opposa de même un refus malgré la promesse d'une généreuse compensation : il craignait que ses frères ne pussent développer outre-Manche des communautés dans l'atmosphère d'indépendance caractéristique de Cluny.

1. Cité par Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, 1964, p. 46.

On aurait le temps de réciter plusieurs chapelets avant d'épuiser le sujet des tours de force réussis par Hugues sur la scène internationale.

Au fil de sa longue carrière, le célèbre abbé, qui usa plusieurs papes, ne cessa d'entretenir un lien direct avec Rome. Ainsi, il accompagna Bruno d'Éguisheim, après que ce pèlerin avait séjourné à Cluny, au cours de son voyage au Vatican ; il était présent lorsque ce dernier coiffa la tiare sous le nom de Léon IX (1049). C'est aussi sous le regard approbateur d'Hugues que le pape Urbain II, imprégné lui aussi de l'esprit de Cluny, appela le 18 novembre 1095, pendant le Concile de Clermont, à la première croisade en s'écriant « *Deus lo volt !* » (Dieu le veut !). Quant au pontife Pascal II, ancien frère de Cluny, il ne manqua pas, pour conduire sa politique, de chevaucher les dadas du grand abbé.

Le réseau d'Hugues fournit l'assise nécessaire à une réforme de fond de l'Église. Plus que jamais, le célibat pour les ministres du culte et le mariage chrétien pour les laïcs s'affirmèrent comme deux points d'ancrage incontournables. En outre, on édicta l'interdiction pour ces ecclésiastiques de commercer et pour les laïcs d'intervenir dans les affaires religieuses. D'autre part, le mouvement de la Paix de Dieu, né dans les contrées méridionales, ne connut son plein essor que lorsque Cluny déploya son énergie pour le promouvoir. Bientôt, des seigneurs et des chevaliers de la vallée du Rhône septentrionale, de Bourgogne, de Franche-Comté et finalement des régions au nord de Paris – où prédominait encore la tradition sanglante de la *fai-hitha* – firent leurs ces règles favorisant la paix. Le Saint-Siège s'ancra dès lors fermement dans l'*Ecclesia Cluniacensis*. Au point que l'Église catholique, durant une partie du XI^e siècle, fut tout autant gouvernée depuis la Bourgogne que depuis Rome. Un état de fait qui n'empêcha pas le grand Hugues de se satisfaire chaque soir de sa paillasse pour prendre du repos parmi ses moines.

Ce succès international des bénédictins suscita des critiques de plus en plus vives à partir de 1100. Les moines ne devaient-ils pas rester entre les murs de leurs monastères et laisser le monde au monde ? N'était-ce pas là la démarche originelle des clunisiens ? N'était-ce pas au roi de garantir la paix dans son royaume ? Les critiques se portèrent plus encore sur l'opulence et la splendeur de Cluny. La modestie n'était-elle pas une vertu catholique ? Pouvait-on tolérer un ordre dont les richesses cumulées ne tiendraient pas même dans les abysses des mers ?

Des vents contraires violents soufflèrent en Bourgogne même. À Cîteaux, à une centaine de kilomètres à peine de Cluny, on consacra en 1098 une abbaye de plus stricte obédience. Sous l'impulsion de Bernard de Clairvaux, un homme du cru, l'ordre cistercien parvint à regrouper plus de 700 monastères. À une époque où argent et corruption gangrenaient toujours plus les milieux ecclésiastiques, l'exemple ascétique de Cîteaux exerça une grande fascination. Bientôt, le monde catholique put emprunter deux voies opposées, deux chemins menant à la Bourgogne : une religiosité mue par la beauté et se nourrissant d'une liturgie pompeuse au sein d'édifices éblouissants, à côté d'une ferveur mystique puisant dans les délices de la pauvreté et de l'ascèse, Cluny contre Cîteaux, Hugues contre Bernard. Plus que jamais, la Bourgogne devint, au XII^e siècle, le cœur battant de la *Respublica Christiana*.

À l'instar des disciples du grand Hugues, Bernard mit à l'honneur la prière (*ora*), mais sans négliger le travail (*labora*) de la Règle de saint Benoît. À l'inverse de Cluny, pas de serfs chez les cisterciens, les frères eux-mêmes se retroussaient les manches pour labourer. Quant à la Bourgogne, ces efforts acharnés ne restèrent pas vains. En 1110, les moines plantaient les premières vignes sur le sol pierreux d'un coteau des environs et s'employaient à fabriquer le nectar le plus béatifique. Existait-il, pour ces hommes, pendant du travail spirituel plus gratifiant que la vendange du sang du Christ, à la sueur de leur front ? Les cisterciens persistèrent dans cette voie jusqu'à couvrir de ceps d'innombrables parcelles. Peu à peu, ils améliorèrent les méthodes de vinification qui avaient peu évolué depuis la présence romaine. Pareille entreprise supposait un investissement

en temps colossal, mais les moines n'en disposaient-ils pas en abondance ?

Ils élevaient des clôtures en pierre pour mettre les vignes à l'abri des cochons, des sangliers et des cerfs trop entreprenants. De la sorte, ils protégeaient les premiers rangs du vent et leur permettaient de s'épanouir sous la chaleur emmagasinée que les murs libéraient la nuit venue. Un document de 1212 fait référence au *Clausum de Vougeot* – l'enclos muré de Vougeot, le village voisin de l'abbaye. Qui sait si saint Bernard, lui qui était accro à l'abstinence, n'a pas célébré la messe en buvant un petit vin appelé à devenir l'un des grands crus prestigieux de Bourgogne ? « Prenez et buvez-en tous, car ce clos-de-vougeot est mon sang, qui sera versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés. »

De même, tout aussi renommés pour leur nom que pour leur longueur en bouche, le meursault et le clos-de-tart atteignirent leur pleine maturation dans les succursales de Cîteaux. Les tentations que ne manquaient pas de susciter ces breuvages s'accompagnèrent d'inévitables cas de conscience : un jour, un moine demanda à Bernard s'il était possible de concilier Règle de saint Benoît et amour de Bacchus. « En ne buvant pas plus d'une hémine par jour¹ », répondit le chef spirituel. Cette ancienne unité de mesure romaine correspondait à 0,27 litre, soit un petit pichet pour tenir le coup tout au long de la journée. Bref, juste de quoi apaiser une modeste soif, trop peu pour tomber de sommeil pendant la déclamation des psaumes. La nuit, pour éprouver plus encore leur aptitude à l'abstinence, les moines dormaient au-dessus de la cave.

Malgré l'austérité de Bernard, qui préféra rester abbé plutôt que d'accepter la charge d'archevêque qu'on lui proposait, l'ordre de Cîteaux emprunta le même chemin que Cluny et devint l'une des institutions religieuses les plus riches d'Europe. Sa force inspiratrice diminua à mesure que ses caves se remplissaient de trésors et que ses ambitions à diriger le monde

1. *La Règle de saint Benoît*, § 40. Voir aussi : Henri d'Arbois de Jubainville, « De la nourriture des Cisterciens, principalement à Clairvaux, aux XII^e et au XIII^e siècle », p. 277.

augmentaient. Les opulents cisterciens étaient devenus une contradiction dans les termes. Plusieurs de leurs abbés allaient accepter la mitre épiscopale et faire édifier de magnifiques cathédrales de style gothique aux antipodes de l'austérité et de la modestie dont leur ordre s'était fait autrefois l'ardent défenseur.

“PÈRE, GARDEZ-VOUS À DROITE !
PÈRE, GARDEZ-VOUS À GAUCHE !”

L'ordre de Cîteaux doit en grande partie son existence à Eudes I^{er} de Bourgogne. En 1098, le duc fit non seulement don des terres sur lesquels l'abbaye devait s'élever, mais il en finança par ailleurs l'agrandissement. Trois ans plus tard, tout aussi hardi que pieux, il participa à une dernière levée de masse pour rejoindre la première croisade. Il mourut avant d'avoir atteint Jérusalem. La dépouille du fondateur séculier fut ramenée à Cîteaux pour y être ensevelie. Pendant les deux siècles et demi suivants, les ducs de Bourgogne – tous prénommés Eudes ou Hugues, à l'exception de trois – trouvèrent leur dernière demeure à l'abbaye.

De leur vivant, le rayonnement de Cluny et de Cîteaux leur faisait cependant de l'ombre. Malgré tout, cet état de fait présentait pour eux certains avantages : sous cette protection, ils purent œuvrer à un renforcement constant de l'autorité centrale à Dijon. Comparées à l'expansion spectaculaire des Capétiens français, qui reconquirent une grande partie de l'ancienne Francie occidentale, les terres de leurs parents bourguignons semblaient bien plus modestes. Cependant, tirant profit de l'influence internationale des deux abbayes-mères, ils parvinrent à ranimer le sentiment d'une unité bourguignonne et réalisèrent à petite échelle ce que Gondebaud, à son époque, était parvenu à faire en grand.

Les liens avec la couronne de France se resserrèrent davantage du fait que le duché était chargé de défendre le royaume à sa frontière. Cette tâche rehaussa la conscience bourguignonne encore balbutiante d'une touche de nationalisme français. Le

danger n'était jamais loin. Cependant, il ne vint pas du proche Saint Empire romain germanique, mais du côté opposé, à savoir de la Manche où, depuis 1087, des descendants de Guillaume le Conquérant étaient aux manettes. Son arrière-petit-fils, Henri Plantagenêt, futur roi d'Angleterre, épousa en 1152 la belle et habile Aliénor d'Aquitaine. À peine huit semaines plus tôt, elle avait divorcé du roi de France Louis VII avec lequel elle avait partagé quinze ans d'une vie conjugale conflictuelle. Soulagée, elle substitua une couronne à une autre. Du jour au lendemain, l'immense Aquitaine, tout le sud-ouest du royaume, passa aux mains de l'Angleterre.

L'impétueux Henri, par ailleurs duc de Normandie (grâce à son arrière-grand-père) et comte d'Anjou (par son père), se retrouva, de loin, le vassal le plus puissant du roi de France. Une situation qui provoqua des frictions entre les deux puissances, lesquelles débouchèrent, au début du XIV^e siècle, sur l'un des conflits les plus sanglants de l'histoire occidentale, des périodes de trêve alternant avec batailles, razzias et invasions. Ces cent seize années de malheurs, les historiens les ont baptisées, pour se faciliter un peu la tâche, guerre de Cent Ans.

*

En 1314, Philippe le Bel rendit l'âme. Le roi de France laissait trois fils, mais ces derniers moururent à un assez jeune âge, sans successeurs. À eux trois, Louis le Hutin, Philippe le Long et Charles le Bel régnèrent en effet à peine quatorze ans. Et moins de cinq jours pour ce qui est du bébé Jean le Posthume, pas de quoi arranger les affaires des Capétiens. La réserve d'héritiers mâles étant épuisée, il s'agissait de dénicher au plus vite un souverain légitime. Isabelle, sœur des trois rois regrettés, était autorisée à réclamer la Couronne, ce dont les Français ne se réjouirent guère, puisqu'elle était la veuve du roi anglais Édouard II qui venait de s'éteindre. À peine âgé de quinze ans, leur fils Édouard III n'avait pas la carrure pour résister aux juristes français qui exhumèrent des documents apocryphes afin d'interdire la transmission de la Couronne par les femmes. À défaut de descendants directs d'Hugues Capet, c'est une ligne

collatérale qui accéda au trône, laquelle remontait à un frère de Philippe le Bel.

La nouvelle maison royale, celle des Valois – dont les membres, bien que Capétiens, portaient le nom de leur lignée – dut faire face, dix ans plus tard, aux ambitions d'Édouard III qui n'était plus alors un adolescent. Le 19 octobre 1337, ce dernier déclara la guerre à la France, le début d'une longue belligérance. D'un point de vue purement généalogique, Édouard était dans ses droits : imposer la loi salique ne faisait pas sens ; en tant que petit-fils de Philippe le Bel, il appartenait, à la différence des Valois, à la ligne directe. De plus, il savait pertinemment pour quelle raison il se battait : le séduisant enjeu de voir le roi d'Angleterre s'asseoir sur un deuxième trône, celui de France.

En 1346, il traversa la Manche et, pour la première fois, fit mordre la poussière aux Français en Picardie, à Crécy. Ensuite, il entreprit le siège de Calais qui dura un an. Pour les habitants, la situation était désespérée. Six bourgeois, corde au cou et clés de la ville dans les mains, se traînèrent jusqu'à Édouard III pour lui offrir leur vie s'il préservait la cité portuaire. Émue par ce geste, son épouse, Philippine de Hainaut, parvint à le persuader de se montrer clément ; une note romantique au bas d'une page peu reluisante. Cinq siècles plus tard, Auguste Rodin restitua en bronze cette scène saisissante. Désormais, les troupes anglaises pouvaient poser le pied sur le sol français en toute sécurité en passant par le port de Calais. La chute de ce bastion stratégique plongea le plus riche pays européen dans le siècle le plus sombre de son histoire.

Trois ans plus tard, Philippe VI, premier souverain issu de la maison capétienne de Valois, mourait. C'était au tour de Jean II de défendre l'honneur du royaume. Ses compatriotes le surnommèrent Jean le Bon, un choix bien énigmatique car, sous ses auspices, la France sombra totalement.

En vue de redonner vie aux anciens idéaux de la chevalerie, Jean fonda l'ordre de l'Étoile. Ses membres ne se réunissaient pas uniquement pour fanfaronner au sujet de leurs actes héroïques ; ils juraient de ne jamais fuir à plus de six cents mètres d'un champ de bataille et de préférer la mort ou la captivité à l'abandon de

leur roi. Un héroïsme haletant qui, en réalité, donnerait à plusieurs reprises le coup de grâce à la France. En 1356, les Anglais lancèrent de nombreuses razzias ou « chevauchées » à partir de l'Aquitaine. L'ennemi s'approchant du centre du royaume, l'appel à la mobilisation du souverain fut accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. « Nul chevalier ni écuyer n'était demeuré à l'hôtel s'il ne voulait être déshonoré¹ », peut-on lire dans des chroniques. Persuadé de l'emporter, le roi fit même appel à ses quatre fils. Après une longue poursuite, les troupes françaises tombèrent sur l'ennemi près de Poitiers. Le 19 septembre 1356, Jean le Bon obtint ce à quoi il aspirait tant : l'occasion de venger la défaite de son père dix ans plus tôt à Crécy. Voilà donc qu'ils se firent face, Jean II et le prince de Galles ; le roi de France, qui tenait à être le plus grand chevalier de son temps, et le fils aîné d'Édouard II portant une cape noire sur son armure : Le Bon contre *The Black Prince*.

Les Anglais avaient choisi un endroit idéal sur une élévation qu'on ne pouvait gagner qu'en prenant un chemin bordé d'épaisses haies, bien difficile à emprunter pour quatre cavaliers de front. Cela ne dissuada pas le roi de France de jeter tout de suite ses principales forces dans la bataille. Aveuglé par la bravade que lui inspiraient les vieux récits, il envoya ses chevaliers d'élite à l'assaut alors qu'il aurait tout aussi bien pu choisir d'affamer l'ennemi. Mais pas question ! La lâcheté d'une telle démarche aurait été contraire à la grandeur chevaleresque.

Une pluie de flèches anglaises s'abattit sur les hommes et leurs montures qui s'écroulèrent les uns sur les autres en hennissant. Les chevaux encore en vie firent demi-tour et, dans la panique, se précipitèrent sur la piétaille française restée en retrait. Soudain, Jean le Bon se rendit compte de la folie qu'il venait de commettre en engageant tous ses fils dans le combat. Sans tarder, il ordonna au Dauphin Charles et à deux de ses frères de quitter le champ de bataille afin de ne pas mettre en péril la succession au trône. Il garda à ses côtés son préféré qui était aussi le plus jeune, Philippe, alors âgé de 14 ans.

1. Barbara Tuchman, *Un lointain miroir. Le XIV^e siècle des calamités*, 1979, p. 123.

Le départ des trois princes ressemblait tellement à une désertion qu'une grande partie de l'armée abandonna le roi. Les sept mille Anglais, qui au départ faisaient face à des troupes deux fois supérieures en nombre, reprirent courage. Jean le Bon refusa de se replier. Il entendait défendre son honneur. « Or, sus ! s'écrie-t-il, car je sauverai la journée ou je périrai sur-le-champ¹. »

Conscient que rien ne le protégeait mieux que son manteau bleu brodé de lys dorés, symbole de la monarchie française, Jean II le portait par-dessus son armure. Facilement reconnaissable, il savait bien que les Anglais chercheraient à le capturer vivant en vue d'exiger une rançon colossale. Quand ceux-ci le repèrent dans la mêlée, ils s'approchèrent au plus vite de lui. Mais le souverain ne s'avoua pas vaincu. Frénétique, il abattit des soldats, oubliant semble-t-il qu'il était revêtu des lys ; il donnait l'impression de vouloir lutter jusqu'à son dernier souffle. Des dents volèrent, des bras tombèrent, tranchés ; on repoussa des intestins dans les corps éventrés. La garde qui faisait corps autour du roi se réduisait toujours plus.

« Père, gardez-vous à droite ! » lui cria son fils Philippe qui parvint au dernier moment à parer un coup d'épée. Bien qu'il eût perdu son heaume, son père, l'un des plus redoutés bretteurs d'Europe, se fraya un passage sur la droite. « Père, gardez-vous à gauche !² », lança alors le prince. Brandissant sa hache, Jean II élimina un énième Anglais qui le menaçait.

« Rendez-vous, Sire, ou vous êtes mort ! » cria-t-on. Il s'agissait de Denis de Morbecque, un noble francophone de Flandre, banni en Angleterre pour meurtre, et qui servait à présent le Prince Noir.

« Rendez-vous à moi et je vous conduirai au Prince de Galles.³ »

Épuisé, tête nue, manteau bleu déchiré et lys couverts de sang, Jean le Bon tendit son gant droit au Flamand. Philippe suivit l'exemple de son père.

1. *Ibid.*, p. 128.

2. *Ibid.*, p. 129.

3. Jules Michelet, *Histoire de France, tome III. Philippe le Bel. Charles V*, p. 192.

*

Tout comme à Crécy, l'armée la plus forte d'Europe mordit donc la poussière. Pétrarque, poète et fondateur de l'humanisme, apprit la nouvelle alors qu'il se trouvait à Milan : il n'en crut pas ses oreilles. Deux grosses erreurs avaient ruiné les espoirs français. Les troupes juraient toujours par l'arbalète, arme certes solide, mais d'un maniement peu aisé, tandis que l'arc des Anglais, qui permettait de tirer douze flèches à la minute, à une distance de trois cents mètres, faisait de gros dégâts. En outre, les nobles français regardaient de haut la piétaille et préféraient, ivres de bravade, livrer bataille à cheval. Leurs homologues anglais se moquaient de devoir combattre aux côtés de roturiers, dans la mesure où ceux-ci savaient manier l'arc ; ils privilégiaient d'ailleurs une collaboration sans faille entre cavaliers et archers.

En France, on entend par bataille de Poitiers un coup de tonnerre héroïque, un point culminant de la gloire militaire nationale : Charles Martel a vaincu les Maures et a sauvé le pays d'une arabisation qui menaçait. Or, la vérité est bien plus nuancée ; de surcroît, dans leur ardeur patriotique, bien des historiens ont grossi les mérites des vainqueurs de 732 pour gommer de la mémoire collective l'autre bataille livrée près de Poitiers. Si l'on pense automatiquement à Charles Martel à l'évocation de ce nom, qui se souvient de Jean le Bon ?

À l'automne de 1356, la France, profondément humiliée, devait se ressaisir. De la tournure « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! », on tira un refrain héroïque qui conquiert les quatre coins du royaume. Cette popularité valut au prince un surnom, le *Hardi*, lequel reconforta le pays. Une épithète qui, sonnait bien à l'oreille, se transforma en titre honorifique. C'est sous ce nom de Philippe le *Hardi* que ce personnage resterait dans l'Histoire. Cependant, c'est surtout sur la Bourgogne que la bravoure dont il fit preuve à Poitiers aurait de profondes répercussions.

“S’EXPOSANT VOLONTAIREMENT À LA MORT...”

Après être descendue dans la fosse aux serpents de la guerre de Cent Ans, à la fin des années trente du XIV^e siècle, la France avait eu de surcroît à faire face à la plus cruelle des invasions de son histoire. Au début de 1348, la peste était entrée dans le pays par Marseille. Dès l’été, le bacille envahit la capitale. La moitié de la population parisienne fut fauchée par l’épidémie qui faisait rage et montait en direction de la Flandre où l’on parla de *haestighe ziecte*¹ (maladie pressée) et de *gadoot*² (qui meurt vite). La Bourgogne ne fut pas épargnée non plus. Dans le village de Rully, seules dix familles survécurent ; à Givry, qui comptait environ 1 500 âmes, 615 moururent en trois mois et demi ; à Paray-le-Monial, à peine 12 % des habitants s’en tirèrent ; du côté de Nuits-Saint-Georges circula bientôt ce dicton : « En mil trois cent quarante et huit / À Nuits sur cent restèrent huit³. » Huit sur cent, le souci de la rime a sans doute poussé l’auteur à l’exagération ; cependant, le célèbre chroniqueur Jean Froissart estime qu’« un tiers du monde » a tout de même succombé à la maladie. Un nombre effarant de victimes que, bien plus tard, les historiens ratifieront.

Si la peste épargnait moins encore les pauvres que les riches, le duc de Bourgogne Eudes IV ne survécut toutefois pas à l’épidémie (1349), pas plus que l’épouse et la mère de Jean le Bon, alors encore Dauphin. Son père, Philippe VI, ordonna à la faculté de médecine de l’université de Paris de découvrir la provenance de cette pandémie. Si des savants soulignèrent la position curieuse de certains astres, la plupart des mortels estimèrent à coup sûr qu’il fallait chercher plus loin encore la cause de cette malédiction. Hormis la colère de Dieu, qu’est-ce qui aurait pu déclencher pareille plaie biblique ?

Des pénitents à moitié nus apparurent dans les rues. Ils ne trouvaient rien de mieux à faire que chasser tous leurs péchés

1. Vic De Donder, *In de naam van Vlaanderen. Een historie (8ste-21ste eeuw)*, [Au nom de la Flandre. Une histoire (VII^e-XXI^e s.)] 2007, p. 70.

2. Wim Blockmans, *Metropolen aan de Noordzee. De geschiedenis van Nederland (1100-1560)*, [Métropoles au bord de la mer du Nord] 2010, p. 223.

3. Marcel-Hilaire Clément-Janin, *Les Pestes en Bourgogne 1349-1636*, p. 5.

en se flagellant à coups de lanières renforcées de pointes de fer. Pareilles entreprises n'ont jamais vraiment soulagé l'humanité de ses tourments. Un bouc émissaire, songea-t-on, pourrait être un plus grand gage de sauvegarde. Les index se tendirent dans une seule et même direction : il se disait que les Juifs avaient empoisonné fontaines et puits. À Anvers, Bruxelles, Bâle, Strasbourg, Francfort, Cologne, Narbonne, Chinon... mais aussi à Beaune, on les massacra ou, au mieux, on les chassa sans ménagement. On se souciait bien peu de savoir qu'ils mouraient de la peste tout autant que les autres. Si elle ne mettait que quelques jours à réclamer des victimes – douleurs dans la poitrine, sang dans la gorge, abcès gorgés de pus sur les bras et les cuisses, taches noires sur la peau, agonie –, la mort noire abolissait bien vite aussi raison et bon sens. Il ne vint à l'idée de personne que rats et puces, ces compagnons si familiers, étaient les propagateurs du fléau.

Pour comble de malheur, une fois que cette armée de germes contagieux battit enfin en retraite, la France encaissa donc en 1356 la débâcle de Poitiers. Tandis que Jean le Bon, emprisonné à Londres, restait convaincu d'avoir accompli son devoir, des troubles éclataient dans son royaume, l'entraînant au bord de la guerre civile. Signal pour le roué Édouard III de redonner, à l'automne 1359, une impulsion à sa prétention au trône de France. Il fit embarquer douze mille hommes à destination du port de Calais.

Après le double échec cuisant de Crécy et de Poitiers, les Français refusèrent cette fois de se lancer dans une aventure téméraire. Partout, les Anglais se heurtèrent aux portes fermées des villes ; nulle part un semblant d'armée ne se manifesta pour les affronter. La ville de Reims se révélant imprenable, Édouard, plein de hargne, décida d'établir ses quartiers d'hiver en Bourgogne. La population du duché fit pour la première fois l'expérience des « chevauchées » dévastatrices des troupes anglaises qui répandaient le malheur.

Le duc de Bourgogne Philippe I^{er} de Rouvres, âgé de seize ans – qu'il convient de ne pas confondre avec le fils du roi, Philippe le Hardi –, devait son nom au château où il séjournait habituellement. Il s'estima heureux de conclure, le 10 mars

1360, une trêve de trois ans avec Édouard. Si le monarque anglais quitta la Bourgogne, c'était pour mieux prendre Paris en étau. Il maudissait les Français qui refusaient de livrer bataille. L'attente vaine le déprima au point qu'il se déclara prêt à parler de paix après qu'une tempête de grêle avait mis à rude épreuve son armée déjà bien fatiguée.

Le 8 mai 1360, au château de Brétigny, non loin du lieu où Richard de Bourgogne n'avait fait qu'une bouchée de Rollon, l'ancêtre d'Édouard, on signa le traité qui offrait une coûteuse trêve aux Français. Ayant définitivement acquis l'Aquitaine et Calais, et possédant ainsi un tiers du royaume convoité, le roi d'Angleterre abandonna pour un temps ses prétentions à la couronne de France. De plus, les Français s'engagèrent à cracher l'astronomique somme de trois millions d'écus en contrepartie de la libération de Jean le Bon. Dans cette attente, ce dernier fut autorisé à regagner Paris tandis que ses fils Louis et Jean prenaient sa place en prison. L'une de ses premières actions consista à marchander sa fille de onze ans, Isabelle : désireux de l'épouser, le riche Galeas Visconti paya son transfert à Milan pour un montant record de 600 000 florins d'or. Jean II poussa un soupir de soulagement : il avait contribué à la collecte de fonds.

Cependant, la paix eut des répercussions catastrophiques sur la population française. Les soldats anglais et les mercenaires allemands remerciés par Édouard III n'étaient pas tous rentrés dans leurs terres natales. Une grande partie d'entre eux se regroupèrent en bandes qui, par-dessus le marché, accueillirent dans leurs rangs des chevaliers français frustrés par les défaites et ruinés par les impôts élevés. Pareilles à des essaims de guêpes, celles-ci se répandirent dans les campagnes. Engagée depuis plus de vingt ans, la guerre n'avait guère adouci les mœurs. Les brigands itinérants s'organisaient en communautés économiquement autonomes qui comptaient dans leurs rangs boulangers et bouchers, mais aussi banquiers et prostituées. Avec ses vignobles florissants, la Bourgogne agricole fit partie des contrées les plus ravagées. Il fallait être suicidaire pour encore entreprendre un voyage sans escorte armée.

Il revenait certes au duc de se débarrasser de ces pillards que l'on appelait *routiers*, mais d'autres soucis rongeaient Philippe

de Rouvres. En effet, une maladie lui ôtait toute joie de vivre. Les ganglions sous ses aisselles ne laissaient guère planer le doute : après douze ans d'absence, la peste était de retour. Pendant dix jours, accès de fièvre, épanchements de sang, pustules et taches noires annoncèrent l'agonie du jeune homme. Le duc rendit son dernier soupir le 21 novembre 1361.

La Bourgogne se retrouvait sans héritier. Philippe de Rouvres fut le tout dernier Capétien à être enterré à l'abbaye de Cîteaux. Trente-trois ans après la lignée française, c'était à présent au tour de la lignée bourguignonne de s'éteindre. À Paris, la Couronne avait été transférée à la maison de Valois, la branche cadette de la dynastie capétienne. La même chose se produisit en Bourgogne, à croire qu'une intrication fraternelle indissoluble liait Paris à Dijon – beaucoup de sang serait versé au nom de ces liens.

En 1350, Jean le Bon, alors veuf, avait épousé en secondes noces Jeanne de Boulogne, mère de Philippe de Rouvres. Tout comme celui-ci, elle succomba à la deuxième épidémie de peste. En tant que plus proche parent vivant de Rouvres et en l'absence de vassal légitime, le roi de France revendiqua le duché. Il ne garda toutefois pas la Bourgogne bien longtemps : le 6 septembre 1363, il fit don de ce territoire à son fils préféré, Philippe le Hardi, pour le récompenser du courage dont il avait fait preuve en « s'exposant volontairement à la mort¹ » sur le champ de bataille de Poitiers. Après Richard le Justicier, 24 ducs se succéderont à Dijon, mais au regard de l'éternité, aucun d'entre eux n'arriva à la cheville de Philippe le Hardi.

Quelques mois après avoir fait le bonheur du benjamin de ses fils, Jean le Bon apprit que le troisième, Louis, avait rompu sa promesse : il s'était évadé de sa cage dorée de Londres. Le roi obéit à sa nature : « pour l'honneur de sa lignée », il prit la place de Louis et retourna en captivité. Le royaume eut à peine le temps de se remettre de sa stupéfaction que, quelques mois plus tard, ce souverain, tout aussi singulier que chevaleresque, rendait l'âme sur le sol anglais.

1. Cité par Bertrand Schnerb, *L'État bourguignon. 1363-1477*, 1999, p. 37.

“JE TRANCHE AVEC LE FER CE SEIN
ET LE JETTE AUX CHIENS”

C'est alors que, pendant un certain temps, la guerre de Cent Ans se transforma en une triviale lutte d'épousailles. Fils aîné de Jean le Bon, Charles V, tout juste monté sur le trône, entendait choisir avec soin une épouse pour son petit frère Philippe le Hardi, le tout nouveau duc de Bourgogne. Son regard se posa sur Marguerite, la fille de Louis de Male, comte de Flandre. Cela n'avait rien de surprenant : héritière de la principauté septentrionale la plus riche, la jeune fille était extrêmement convoitée. Elle avait la particularité d'avoir été, encore enfant, donnée en mariage au précédent chef... bourguignon, feu Philippe de Rouvres. Pourquoi ne pourrait-elle pas retourner à Dijon ? se dit Charles V.

L'idée était loin de déplaire à Philippe le Hardi. De son côté, Édouard III, qui souhaitait que Marguerite épouse l'un de ses fils, promit en échange de l'alliance une somme de 175 000 livres ainsi que quelques régions stratégiques du littoral. Dans un premier temps, et bien que Louis de Male sût qu'il s'agissait pour sa mère d'une option inenvisageable, la Flandre songea à emprunter la voie anglaise. Depuis qu'elle avait perdu son mari à la bataille de Crécy, Marguerite de France exécrait les Anglais. Malgré tout, leur fils unique tenta de faire passer son projet. Les vents contraires qui s'élevèrent alors soufflent encore de nos jours sur le plat pays flamand. « Si vous n'obéissez pas à la volonté de votre roi et de votre mère, je tranche avec le fer ce sein qui n'a allaité que vous seul, et le jette aux chiens. » Comme enragée, elle s'emportait contre son fils. « De plus, je vous déshérite de mon comté d'Artois¹ », poursuivit-elle.

En définitive, le choix se porta sur la France. Charles V finit même par offrir 25 000 livres de plus qu'Édouard auxquelles vin-

1. Édouard-Fr. Van Cauwenberghe, *Lettres sur l'Histoire d'Audenarde*, 1847, p. 94. Voir en néerlandais : Robert Stein, *De hertog en zijn Staten. De eenwording van de Bourgondische Nederlanden, ca. 1380-ca. 1480*, [Le duc et ses États] 2014, p. 32.